

PER

M-154

BNQ

LE JOUR

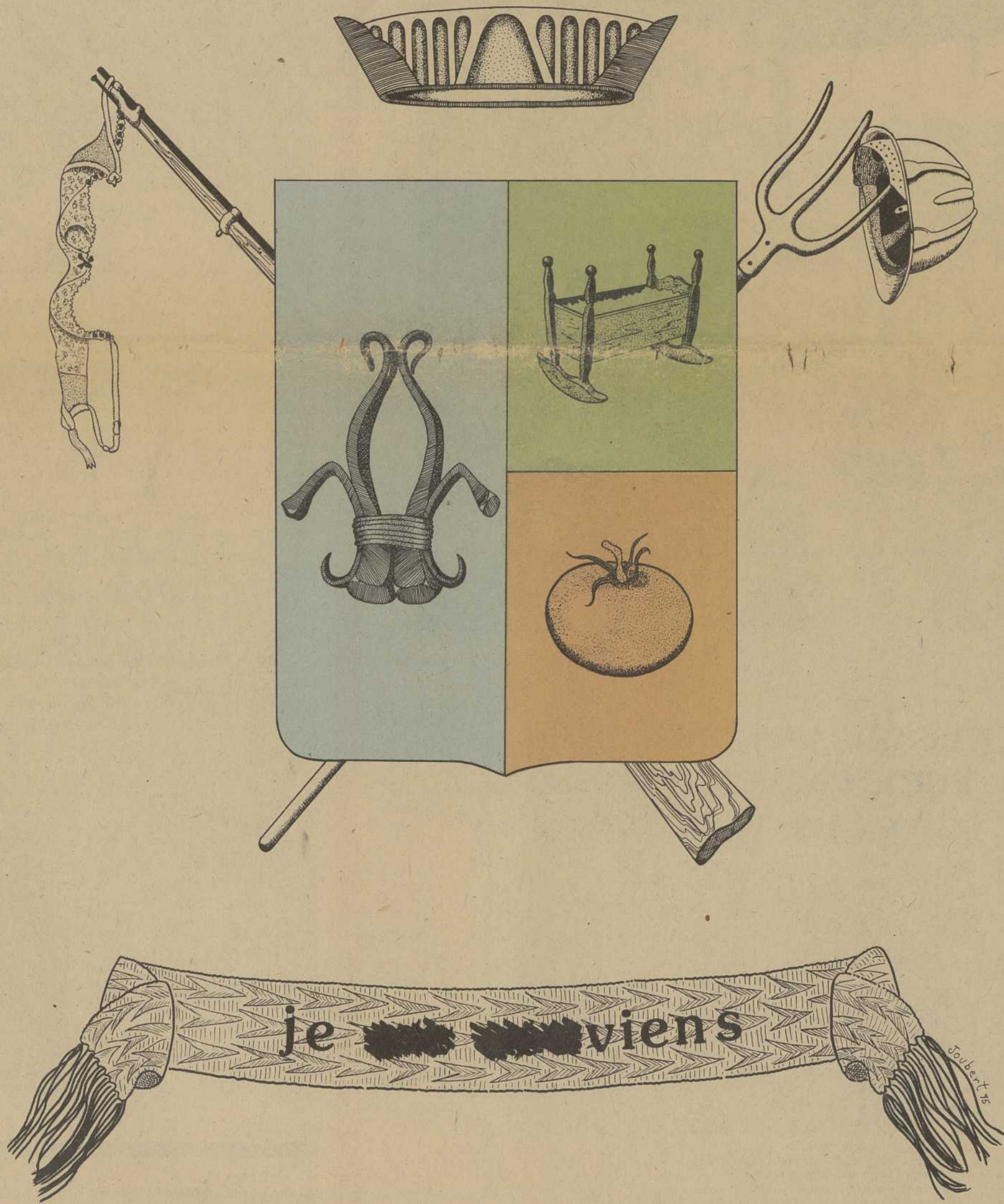
Maintenant

nouvelle série

juin 1975

cahier 2

de quel peuple parlons-nous?



un peuple, nous?

De quel peuple s'agit-il? Nous ne l'avons jamais su.

Pendant longtemps, et bien après la Conquête, nous étions des *Canadiens*. Ce qui excluait les Anglais. La génération de nos parents, en milieu rural ou ouvrier tout au moins, s'exprime encore ainsi. Concurrément, nous avons aussi constitué une *race*. Quoi qu'on en ait dit, il n'y avait dans cette appellation aucune connotation raciste. Débris des empires défunts, dispersée aux quatre coins du continent, empêtrée dans des allégeances politiques multiples, la descendance française a bien dû nommer sa singularité et ses liens fraternels.

Depuis peu, nous voilà devenus des Québécois. Identité ambiguë, celle-là encore. Comprend-elle les anglophones du Québec? Et les francophones des autres provinces, les Acadiens d'à-côté, les Louisianais de là-bas? Ne font-ils pas partie de l'étrange nation française d'Amérique?

La question s'est compliquée plus encore. Le peuple, est-ce d'abord la communauté nationale, reconnaissable à son pauvre héritage, partout maintenue dans une condition de dépendance? N'est-ce pas plutôt l'ensemble des *travailleurs* opprimés par la bourgeoisie et les pouvoirs? De cette question, des théoriciens

font le principal aliment de leur pensée politique, basculant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre selon des dialectiques abstraites venues d'ailleurs.

Certains, dont je suis, s'en tirent en mettant ensemble les deux variétés de l'asservissement. En croyant que le courage et l'entêtement se chargeront à la longue de démêler l'ambiguïté. En pensant aussi que, de deux tyrannies, il n'est pas utile de se demander laquelle doit faire oublier l'autre.

Aujourd'hui comme hier, notre histoire est donc confuse. Les affres de l'accouchement du Québec, et de sa définition, se prolongent. Chaque jour, interrogeant les événements et sondant les raisons de nos engagements, nous nous demandons si nous menons jusqu'au bout un vieux désir de renaissance qui fut toujours présent dans notre passé ou si l'heure de la mort ne serait pas venue pour une collectivité qui n'avait pas la vertu de durer. A voir se multiplier les utopies, à voir se croiser les emprunts qui font de nous le baromètre le plus comique des modes qui courent le monde, à voir menacées les conquêtes fragiles de la Révolution tranquille, comment trancher entre la résurrection et la mort?

Si on avait à refaire les défilés des 24 juin d'antan, il suffirait maintenant d'un unique *char allégorique*.

Il représenterait notre peuple tout entier. Un invraisemblable charriot qui s'avance dans l'histoire. Bourré de tous les gadgets des technocraties d'Amérique et de France, par dessus les vieux meubles et les pièces disparates du folklore auxquelles tient même le petit dernier. Docteurs en économie ou en administration, les cochers se disputent les rênes. Les passagers s'engueulent le jour et la nuit à propos du moindre croisement des routes. Des poètes chantent à la lune par toutes les fenêtres. Juché sur le toit, un ministre discourt sans arrêt sur la souveraineté culturelle. D'autres vont à pied, réclamant une autre baignole, sans trop s'éloigner pourtant de l'équipage. On comprend que les tranquilles résidents de la contrée s'interrogent. Que veulent donc ces gens étranges? Cette peuplade est-elle en déroute ou en chemin vers la terre promise? Pour le dire dans la langue du pays: What does Quebec want?

Ils ne sont pas les seuls à s'interroger ainsi. Font de même, dans leur patois, ceux du charriot. Il faut souvent en descendre, piétiner dans le boue, pousser, tempêter, lever les bras au ciel. Surtout quand des jeunes passagers s'as-

soient tranquillement sur le gazon, un brin d'herbe entre les dents, attendant que le *char allégorique* reparte vers l'avenir.

Le 24 juin, le charriot s'arrête encore. Pourtant, ce n'est pas parce qu'il est en panne. De temps en temps, il faut bien s'interroger sur la raison du voyage et sur ce qui nous garde ensemble.

Qu'il fasse soleil ou qu'il pleuve, ce jour-là, moins que les autres, nous ne sommes pas glorieux. Pas même fiers. A d'autres peuples, dont c'est la fête le 4 ou le 14 juillet, sont réservés les défilés de chars d'assauts, les discours qui célèbrent des assurances officielles.

Chez nous, on tourne seulement en rond autour de la question: de quel peuple s'agit-il? Mais au soir, avant de s'endormir, on se prend à regretter que des pays plus assurés de leur passé et de leur avenir, mieux gardés par des frontières politiques, ne soient pas réduits à se poser une aussi belle question. Alors, dans la nuit, qui refuserait de laisser monter de soi, pour ce peuple dont l'existence elle-même est une question, une irrésistible poussée de tendresse?

Et pour cette tendresse-là, qui oserait échanger des fanfares ou des certitudes?

Fernand Dumont



**Depuis que je connais le BAC,
je suis comme ça avec mon assureur...
parce que j'y vois clair.**

Les assurances I.A.R.D., c'est-à-dire Incendie, Accident et Risques Divers, ça peut parfois vous sembler compliqué. Voici comment nous, du BAC, pouvons vous venir en aide.

Par nos conseils.

Notre organisme groupe la plupart des assureurs I.A.R.D. Il a été mis sur pied par les assureurs eux-mêmes pour servir d'intermédiaire entre le public et les assureurs. Au BAC, nous ne vendons pas d'assurance. Nos spécialistes peuvent donc vous conseiller en toute objectivité, quels que soient vos problèmes.

Par notre Centre d'information.

Notre Centre d'information met à votre disposition toute une gamme de brochures et de dépliants traitant des assurances I.A.R.D. Ils sont le fruit

d'études approfondies, effectuées par notre Service de recherches, et vous sont offerts gratuitement. Vous y trouverez les réponses aux questions que vous pourriez vous poser sur divers sujets. Pour vous les procurer, vous n'avez qu'à nous en faire la demande.

Par notre accessibilité.

Le BAC est accessible à tous. Que vous soyez en quête de conseils, d'éclaircissements ou tout simplement de renseignements, n'hésitez pas à communiquer avec nous. Nos spécialistes s'empresseront de répondre à vos questions. Ils seront également heureux de

savoir ce que vous pensez des assurances I.A.R.D. Plus de 6 000 personnes les ont consultés au cours de l'année 1974.

Au BAC, nous sommes avant tout à votre service: consultez-nous. N'hésitez pas à nous téléphoner, à nous écrire ou à venir nous voir.

Le Bureau d'assurance du Canada (BAC)
1080, Côte du Beaver Hall
Bureau 920
Montréal
(Québec)
H2Z 1S8
Tél.: (514) 866-9801

En bois debout

(inédit)

Les lointains soleils carillonneurs du Haut-Abitibi
s'éloignent emmêlés d'érosions
avec un ciel de ouananiche et de fin d'automne
Ô loups des forêts de Grand-Remous
votre ronde pareille à ma folie
parmi les tendres bouleaux que la lune dénonce
dans la nuit semée de montagnes en éclats
de sol tracté d'éloignement
J'erre sous la pluie soudaine et qui voyage
ma vie tirillée qui grince dans les girouettes
homme croa-croa
toujours à renaître de ses clameurs découragées
Sur la maigre terre qui s'espace
les familles se désament
et dans la douleur de nos dépossessions
temps bêcheur temps tellurique
j'en appelle aux arquebuses de l'aube
de toute ma force en bois debout

Gaston Miron

Carriers périodiques publiés conjointement par les Editions Maintenant et la Société SODEP, et imprimés par Journal Offset Inc.

Adresse: 387, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent
Montréal 379 - Téléphone: (514) 331-8961.

Les cahiers Maintenant sont disponibles à \$1. l'exemplaire.

L'équipe de rédaction: Fernand Dumont, Jacques Grand'Maison, Michèle Lalonde, Louis O'Neill, Hélène Pelletier-Baillargeon, Daniel Pinard, François Ricard, Michel Rioux, Pierre Vadeboncoeur, Laurent Dupont (secrétaire).

PAGE COUVERTURE: Ces armoiries du Québec ont été conçues et réalisées par Suzanne Joubert. - Tous droits de reproduction réservés.



par
Hélène
Pelletier-Baillargeon

ces mots qui nous divisent ces rêves qui nous rassemblent

Je ne dois pas être la seule à me rappeler ce documentaire à peine retouché, tourné durant les interminables mois du siège de Stalingrad. Quinze ou vingt ans après la guerre, sur une mauvaise pellicule, on nous faisait revivre un combat de Russes et d'Allemands condamnés à se disputer sans fin, sous le froid, le même pâté de maisons écroulées, tantôt reprises, tantôt perdues. Soudain, un après-midi de Noël, une trêve intervient. Dans un silence de mort, parmi les décombres, pesamment, maladroitement, six hommes emmitoufflés traînent un piano bancal et le calent tant bien que mal à l'aide de gravats. Derrière eux, une silhouette aux mains vides s'avance. Elle retire ses grosses mitaines de combattant, et se délie les doigts au-dessus d'un brasero improvisé. Nous ne le verrons jamais que de dos, virtuose anonyme que la guerre aura transformé en tireur d'élite... Il joue du Mozart à la demande générale dans Stalingrad assiégée... Les trilles les plus pures et les plus amoureuses virevoltent au-dessus des cadavres et des mitraillettes. Brièvement, ceux qui vont bientôt tuer ou être tués communient à la source de la divine tendresse.

L'image est-elle trop forte pour parler ici du sens de la fête, du sens de toute fête? Faire taire pour un jour ces mots qui nous divisent, laisser sourdre librement pour un jour ces rêves informulés, difformes et enivrants qui nous rassemblent? Aussi, les jours de fête, le poète, le musicien et le saltimbanque sont-ils rois: parce qu'eux seuls savent nouer, avec des images, des notes et des pirouettes, ces fraternités impossibles dont il faudrait pourtant garder la tenace souvenance dans les luttes à venir.

Car les mots qui nous divisent sont souvent piégés par ceux-là mêmes que notre improbable solidarité arrange. Ces rêves qui nous rassemblent, ils sont au contraire efficaces comme l'air libre à des emmurés. Voilà pourquoi l'on n'a jamais lancé les forces de l'ordre contre le département de Sciences Politiques de l'U.Q.A.M. ni contre le siège social de la revue Stratégie, mais bien contre des gens qui dansaient des bastringues et turlutaient du Vigneault dans les rues du Vieux Montréal...

Ce soir de fête, grâce aux symboles, mon oncle Honorius de Saint-Alexandre, celui qui vote créditiste au nom de "l'entreprise privée" pourra donc venir trinquer avec les marxistes du Carré Saint-Louis qui sont contre. Parce qu'au fond, mon oncle Honorius n'est ni pour Domtar, ni pour l'Anglo-Pulp, ni pour l'Iron Ore, ni pour Stelco, ni pour Kraft, ni pour Union Carbide, ni pour I.T.T. Il est pour la petite cordonnerie de notre cousin Charles-Eugène, pour la mercerie de la mère Sicotte, pour la fabrique-de-portes-et-fenêtres-en-tous-genres de la famille Turmel. Demain, comme mon oncle Honorius gagne tout de même dans les \$5.000, par an avec ses 75 arpentés et ses 20 vaches à boeuf, les marxistes du Carré Saint-Louis, retournés à leurs gros livres, seront bien obligés de le rejeter "en tant que propriétaire des moyens de production".

Mais ce soir, ils écoutent ensemble sous les étoiles, le Grand six pieds, Fer et Titane, Bozo-les-culottes, et l'Alouette en colère. Veut, veut pas, leurs jongleries s'entremêlent. Elles vont faire un crochet du côté de la United Aircraft et des grains de provende en passant par l'enquête Cliche et le boeuf Cotroni. Mais quand on reprendra ensemble La Danse à Saint Dilon, ce sera peut-être la même échine qui se redressera et le même goût de commencement qui les travaillera?...

Ce soir de fête, faute de mieux, il arrivera que des gars du Conseil Central qui ont voté la fondation d'un parti des travailleurs viendront quand même célébrer avec des péquistes. Ils ne peuvent quand même pas attendre (qu'ils se disent) ni le Victoria Day, ni la Saint Patrick, ni le centenaire du Capital? Alors ils fêteront peut-être bien avec Parizeau, avec François-Albert Angers même?...

Ce soir de fête, Jules Dorion de Town of Mount-Royal laissera sa cravate chez lui. D'abord parce qu'il est en congé forcé de maladie de la Noemie Packing Creating & Moving. Ensuite parce qu'à l'occasion de son premier infarctus il a compris qu'il avait beau être l'heureux-premier-canadien-français-à-devenir-gérant-du-personnel-à-la-Noemie, la Noemie ne donnait pas plus cher de sa peau que l'Asbestos Corporation ne donnait de celle de ses mineurs époumonés. Pour lui tous les "pepsi", cravatés ou pas, sont des citrons qu'on presse à fond et qu'on rejette ensuite. Et Jules Dorion descend seul à pied au Parc Jeanne-Mance, oublier sa peur de crever, (comme les ébouillantés de la Canadian Electrolytic Zinc), en ouvrant la région de Chibougamau pour le compte de la Noemie...

Ce soir de fête, pendant que leurs confrères en seront à leur 19e trou au Windsmere Golf Club, il y aura parmi la foule, leur "bell-boy" dissimulé dans la poche, des docteurs du groupe Pro-Vie et d'autres docteurs qui défendent Morgentaler. Hier encore ils se sont rudement battus! Mais dans les mois et les années passés, il y avait parmi nombre d'entre eux une conviction si forte qu'ils appelaient tour à tour "justice, fraternité, dignité, respect, égalité", qu'à chaque semaine, délaissant le rendement facile de la castonguette, ils ont investi du temps en réunions, en comités, en fronts d'action pour qu'enfin les femmes enceintes, d'une manière ou d'une autre, soient traitées autrement qu'en pièces détachées...

Mais ce soir de fête, en tout premier lieu, je ne vais pas l'oublier, il y aura précisément beaucoup de femmes et d'enfants sur la place. Parce que ce sont de beaucoup les plus doués pour les fêtes. Les plus doués pour entremêler sans problème les mots qui divisent de rêves indéracinables qui rassemblent.

Des femmes au foyer qui lavent, qui cuisent, qui tricotent du "phentex" en écoutant la vie du dehors à CKVL...

Des ouvrières du vêtement qui taillent, qui cousent, qui surjettent dans le fracas des machines.

Des secrétaires du Bell qui sois-belle-et-tais-toi, qui

réservez-moi-une-première-classe-pour-Toronto, qui faites-moi-ça-en-six-copies...

Des enfants de l'école nouvelle Montessori et d'autres de l'école du coin de rue. Des enfants-coeurs qui font des commerciaux à la TV et d'autres qui souffrent de fibrose kystique. Des enfants qui ont appris à lire avec la méthode globale, la méthode dynamique, le Sablier ou le coup de pied au cul...

Et avec tout ça rassemblé, ce soir, on va faire un peuple Québécois en liesse!

On va tendre sur le ciel de juin le beau velours noir du Grand Soir marxiste. Là-dessus, sur fond de gueules de Miron, on va quand même épinglez le coeur en écharpe de Jules Dorion de Town-of-Mount-Royal, l'oeil sombre de Marcel Pepin avec l'oeil blanc de Pierre Bourgeault, le sigle du R.C.M., la fleur-de-lys argentée de la United, le 30% d'octobre '73, la plus grosse bête à cornes de mon oncle Honorius, le goupillon de Monseigneur Lavoie, le filtre à amiante de l'Asbestos Corporation, la cigarette à Lévesque, le grand soleil d'or de Jacques Michel, le fémur du géant Beupré, le Manuel du 1er mai, le "phentex" mauve de madame

Bigaouette, la tomate de Manseau, deux ou trois séquences des Ordres, la pipe de Pit Lafrance, le "bell-boy" du docteur Lésperance, une bottine cloutée ayant appartenu à Jos Montferrand, la première copie du Jour, le plus beau chapeau de Simonne Chartrand, la photo de premier communiant de Dédé Desjardins, une demi-corde de pitoune, la sténorrette de Linda Lachance, la tignasse de Robert Cliche, la fossette à Clémence, le Q du P.Q. avec, pour finir, la moppe de la Sagouine et une grappe juteuse de raisins de la Californie!...

On va rassembler tout ça en la plus belle, la plus grosse gerbe de couleurs qui ait jamais illuminé une nuit de juin sur le Mont-Royal! On va tous se casser le cou trente secondes en la regardant s'épanouir en une, en deux, en trois pétarades assourdissantes... Un grand ah-ah-ah d'émerveillement va monter de la foule...

Et puis demain, requinqués, on va tous retourner affûter nos plumes, nos discours, nos motions, nos outils et nos amendements pour continuer le dur, l'orageux, le discordant, le vertigineux, l'indispensable apprentissage de la démocratie...

L'été-shirts

L'été-shirts? Ce sont les T-shirts pour vivre l'été en liberté... décravaté, enchanté, en gaieté! Des T-shirts rayés, imprimés, unis, à manches courtes ou longues, décollés en U ou près-du-cou, avec col ou encolure bateau (sans voile!) pour combler toutes les fantaisies!

De \$2.50 à \$10.95. 50/50 poly et coton. Petit à extra-grand pour les gars. Petit, moyen et grand pour les filles. Rendez-vous au Château, c'est l'été, l'été-shirts!



LE CHÂTEAU



MONTREAL: 1310 ouest Ste-Catherine, 362 ouest Ste-Catherine, 2020 Université, 6764 St-Hubert, Place Bonaventure, Place Versailles, Carrefour Laval, Plaza Alexis Nihon, LES CENTRES D'ACHATS, Cavendish, Laval, LaSalle, Greenfield Park, West Island, Wilderton, OTTAWA: 174 Rideau, QUEBEC: 1015 St-Jean, STE-FOY: Place Laurier, Centre Ste-Foy, LEVIS: Galeries Chagnon, CHICOUTIMI: Place du Royaume, SHERBROOKE: 45 ouest King, Carrefour de l'Estrie, TROIS-RIVIERES: 1562 Notre-Dame

français
au secondaire

Alain Soulières
Dossiers pour
la classe
de français
15 fascicules

Campeau-Ménard
Documents pour
l'enseignement
du Français
Élèves faibles

Réal Larochelle
En situations
d'apprentissage
6 thèmes, communi-
cation orale et
écrite.

éditions
hurtubise hmh
380 ouest
rue craig
montréal

PAUL GRENIER Enrg.

2301 est, Fleury
Montréal
388-9154

5600 est, Henri-Bourassa
Montréal-Nord
325-4466



La fierté nationale doit se manifester par des actes positifs
12 mois par année.

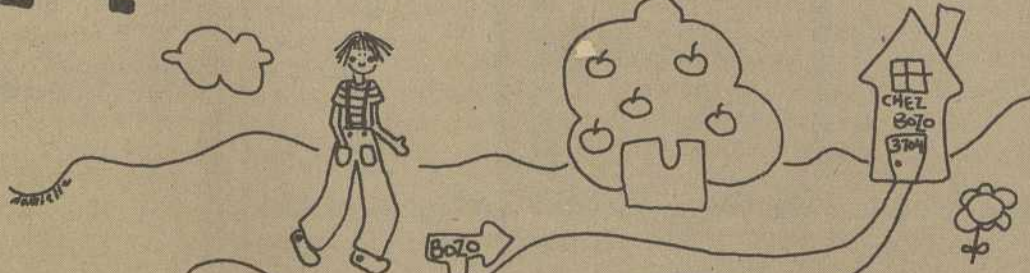
La présence permanente du drapeau du Québec n'est pas la
fierté, mais elle incite à des actions concrètes de fierté.

SOYONS FIERS D'ARBORER NOTRE DRAPEAU

Drapeaux du Québec:

3' x 4'6"	\$ 8.85
3' x 6'	\$13.28
4' x 6'	\$14.47

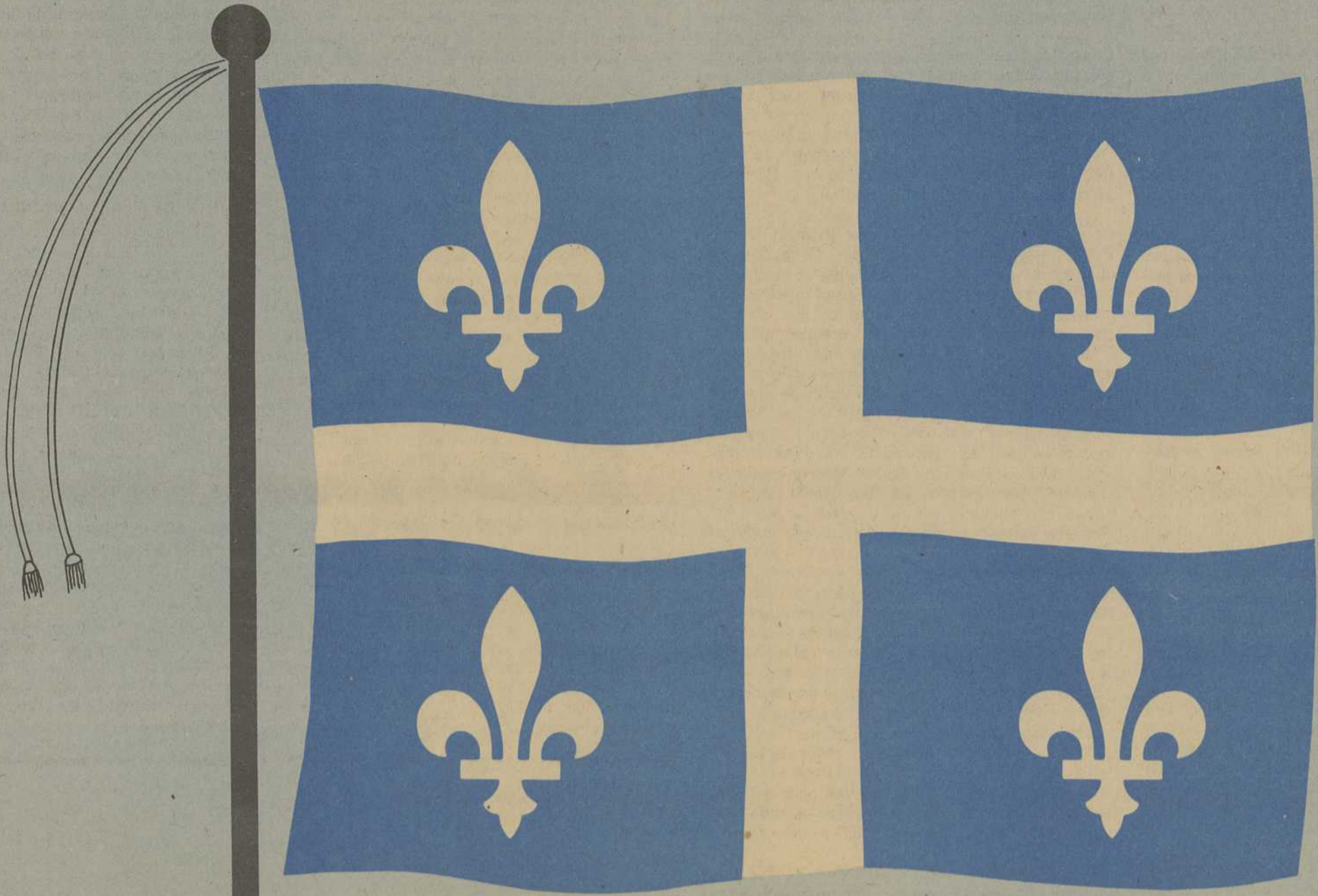
VENTE de LA ST-JEAN (19, 20, 21 et 23 juin) jusqu'à... 40%



**BOZO
LES
CULOTTES**

JEANS, CHANDAILS de coton,
chemises et jupes sports,
denim brossé,
velours côtelés,
ensembles SAFARI,
IMPORTATIONS:
INDE, THAILANDE, FRANCE

3704 ÉDOUARD-MONPELIT (coin cte des Neiges) • 733-5419



Lavallois,
Lavalloises
Le 24 juin approche!

*Cette année, il y a du nouveau...
Nous fêtons la Saint-Jean
Sur le Mont-Royal.*

*La fierté des Québécois,
Telle un volcan, éclatera
A la face du monde.*

C'est un rendez-vous national.

Le 24 juin 1975

Le vrai carrefour
des Québécois
C'est le Mont-Royal.

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE LAVAL



par Jacques Grand'Maison

les ruses populaires

Nous avons chanté nos aliénations sur tous les tons. Hier les historiens, aujourd'hui les dramaturges et les romanciers. Rien ne change au pays du Québec. Battu, résigné, le peuple d'ici serait devenu conservateur par atavisme. Une sorte de fatalité insurmontable! Quand la fierté fait soudainement un bond, il y a toujours des éteignoirs pour la rabattre. Mais n'insistons pas: plusieurs ont déjà démasqué ce mépris de nous-mêmes. Le procès a assez duré. Il nous a empêché de prospecter nos propres sources de vie. Je voudrais en signaler une... peu connue et combien passionnante! LA RUSE POPULAIRE. D'abord quelques faits récents qui la révèlent.

Les ouvriers de la Regent

En 1972 l'usine de textile Regent Knitting est menacée d'une fermeture très probable. Chômage de 450 travailleurs à l'horizon. C'est la vieille couche jérômienne qui est déchirée. Je retrouve chez ces hommes le "fond populaire" qui a été le terreau de base de mon existence.

Et me voilà invité à travailler avec eux pour la relance de l'usine. Il y a un bon noyau de militants, et une vraie communauté de travail. Ce qui est plutôt rare aujourd'hui, avouons-le. Une longue aventure va commencer. Mise en place d'un comité de main-d'oeuvre. Etudes techniques et financières. Processus de réorganisation du travail. Cette poignée d'hommes du peuple sans instruction, sans argent, sans pouvoir va garder l'initiative de toutes ces opérations complexes de bout en bout.

Les administrateurs de la compagnie, les technocrates du gouvernement, les experts, les permanents de centrale syndicale et moi-même, tous nous avons été déjoués d'une façon ou l'autre par leur stratégie. Ils ont changé nos règles du jeu, utilisé avec ruse nos informations, nos expertises, nos solutions. Ils ont gagné un pouvoir intérieur que plusieurs d'entre nous croyaient impossible. Ils ont même élaboré un nouveau projet industriel qu'ils tentent de réaliser maintenant, après avoir loué l'usine.

Les voilà en train de mettre en place une autogestion intelligente, encore mitigée. Bien sûr, ils se sont servis de nos diagnostics. Mais même les collaborateurs proches - c'était mon cas - ne connaissent que des bribes de leur stratégie.

Peu importe l'issue immédiate de cette audacieuse percée du monde ouvrier. Il y a peut-être ici une expression d'une dynamique historique que nous ne connaissons pas assez. J'ai trouvé chez ces travailleurs une finesse, un réalisme, une pédagogie et, disons-le, une politique qui échappent aux règles de calcul, soit celle du PPBS, soit celle de l'analyse structurale néo-marxiste ou que sais-je encore.

J'ai été moi-même débouté par ce savant dosage de prudence et d'audace, de sécurité et de risque. Le savoir-faire de ces travailleurs n'entre pas dans les cadres d'analyse si peu acculturés et si souvent stériles des technocrates ou des idéologues au pouvoir ou à la mode. Tout au long de cette expérience, chez la plupart des intervenants extérieurs, j'ai senti qu'ils n'avaient rien à apprendre de ces travailleurs ignorants. Ils nous l'ont bien rendu!

Les cultivateurs de Sainte-Scholastique

Au cours des années '60, j'avais été chargé d'animer une opération de régionalisation dans une zone

rurale de quatorze villages entourés de fermes spécialisées: industrie laitière, culture de la pomme, etc. On devait d'abord s'entendre sur un pôle régional susceptible d'unifier ce territoire éclaté. Et ensuite déboucher sur certaines concertations coopératives tant pour la production que pour le marché.

A Ste-Monique, l'Hydro-Québec devait exproprier une forte langue de terre pour installer une ligne de conduction. Après l'opération, des experts m'ont dit que les cultivateurs les avaient "organisés royalement", non seulement pour la vente de terrain, mais aussi pour l'irrigation de terres qui en avaient grandement besoin.

Puis vient le projet de l'Aéroport. Les cultivateurs ont été "pris par surprise". Ils ont négocié un à un. Que voulez-vous faire devant une armée d'experts et un gouvernement qui vous tombent dessus tout à coup? Après le premier knock-out, les cultivateurs ont retrouvé cette première solidarité qui leur a permis jadis de bâtir des communautés vivantes. On ne réussira pas à abattre ce "bois debout", ce peuple enraciné.

Aussi rusés que têtus, ils vont regagner pouce à pouce la bataille d'une expropriation injuste. Leurs ruses ne se comptent plus. Ils ont démasqué les moindres erreurs du gouvernement et des experts. Pensons à l'utilisation très judicieuse qu'ils ont faite du cas "Pickering". Les Ontariens ont servi de fer de lance. Le gouvernement fédéral était pris en flagrant délit. Il commençait à perdre la face. A cette stratégie, les cultivateurs vont ajouter celle d'une mise à profit des juridictions conflictuelles entre Ottawa et Québec.

Regroupés autour du CIAC (Centre d'Information et d'Action Communautaire), les leaders locaux ont gagné l'opinion publique par des moyens ingénieux très diversifiés. Je pense à des mises en scène humoristiques et mordantes devant les parlements ou lors de visites officielles d'hommes politiques. Quand le gouvernement a tenté de jouer la carte juridique des "cas individuels", il a fait face à une sorte de procès public qui forçait le tribunal à renvoyer l'instance politique à elle-même.

Bien sûr, ces victoires restent fragiles. Mais elles révèlent un fort potentiel de courage, de ruse et de force collective. Le ministre des transports avait récemment de graves erreurs commises dans toute cette opération d'expropriation.

Les citoyens des zones grises de Montréal

Voici un troisième exemple de ruse populaire. Beaucoup d'observateurs n'ont pas pris au sérieux cette petite révolution sociale qui a commencé durant les années '60 dans les zones grises de Montréal. Le pouvoir Drapeau semblait invincible. Qui prévoyait avant 1970 un fort vote pour le Parti québécois? Et dire qu'on avait considéré ces zones populaires comme des lieux de conservatisme insurmontable! Récemment, le nouveau parti municipal a fait une percée inattendue. Or, ce parti doit beaucoup au travail patient mené dans les zones grises depuis dix ans. Le candidat à la mairie, Jacques Couture, exprimait un langage, une démarche démocratique, une politique et un objectif de société qui devaient beaucoup aux milieux populaires où il avait travaillé corps et âme. Le peuple montréalais se reconnaissait dans ces petites patries, dans cette réappropriation de leur territoire, de "leur" ville. Cette campagne électorale a montré comment l'ex-

perience des forces populaires a débordé les zones grises. Nous retrouvons ici un trait caractéristique de la ruse québécoise: la patience. Certains militants éternels oublient cette façon d'être et d'agir du peuple d'ici.

Les collectivités locales de l'Est québécois

Un grand plan de développement, savamment programmé. Le bureau d'aménagement de l'Est du Québec ne va rien épargner en techniques, en ressources, en expertises. On voit grand, on voit loin. En quelques années, on va changer complètement la vie de ce pauvre peuple marginal, oublié du progrès tranquille d'une certaine révolution. Aujourd'hui l'illusion apparaît davantage. Ne soyons pas injustes en cherchant des boucs émissaires. Voyons plutôt ce que nous enseignent les ruses populaires de ce coin si attachant de notre pays.

Les Québécois de l'Est vont refuser de brûler leurs villages. "Vous voulez nous couper comme du bois debout". "Jamais, nous n'accepterons une déportation aussi incertaine". "Avez-vous cherché avec nous des solutions sur place?" "Vous brisez notre principal appui: cette communauté populaire qui n'existe plus dans vos villes défaites, anonymes, irrespirables". Au grand dam des libéralistes et de certains marxistes - ce rapprochement est révélateur - des agriculteurs, des commerçants, des notaires, des curés font front commun. Ils formulent des projets de rechange. Telle cette nouvelle politique forestière qui commence à prendre corps. Il faudrait mentionner aussi l'aventure de Cabano.

La ruse féminine et sa nouvelle "retrée" publique

Ce que j'aimerais retracer la petite histoire passionnante des ruses de la Québécoise! Des ruses qu'on a cru confinées à l'aire domestique. Bien au contraire, ces canaux souterrains et invisibles de la ruse ont permis aux filles du Roy d'élargir leur champ d'influence. Evidemment, les hommes se réservaient les statuts officiels. Le député, le maire, le commissaire d'école, le curé ont été bien peu conscients des influences féminines subtiles qui s'exerçaient sur eux.

Le règne sur la maisonnée et sur la parenté était moins circonscrit qu'on le pense. Il s'y brassait bien des choses d'intérêt public. Dans les milieux populaires, la Québécoise a su inventer un style de compagnonnage avec son homme. Elle était au coeur de toutes les décisions. Que d'exemples de ruse j'ai vus dans ma propre parenté!

Aujourd'hui, la Québécoise fait une nouvelle rentrée publique avec un bagage historique de ruses extraordinaires. A St-Jérôme, par exemple, les femmes commencent à envahir le champ des commissions scolaires. Des vieux routiers politiques sont éberlués devant leur efficacité électorale, leur capacité administrative, leur flair politique et leur potentiel d'innovation originale. Un autre exemple entre plusieurs. Les femmes d'ici n'ont pas encore révélé le dixième de leurs ressources, surtout dans la sphère publique. Et les mâles effrayés n'ont pas fini d'en voir!

Un potentiel extraordinaire

Voilà autant de facettes de la ruse populaire québécoise. J'ai dû me limiter. J'aurais aimé décrire tant d'autres faits. Je pense à ces cantonniers de l'Abitibi qui ont "roulé" les programmeurs du Ministère de la Voirie. Je pense à toutes nos roublardises politiques, syndicales ou autres. Je pense à des formes trop peu connues de résistance populaire face au cléricanisme. Les curés ne tonnaient pas en chaire sans raison. Un certain fond vert du peuple leur échappait. Enfin certaines conquêtes de la colonisation ont été des chefs-d'oeuvre de ruse. Telle la reprise des terres dans les Cantons de l'Est.

Comment ces 60.000 colons dépossédés et dispersés au lendemain de 1760 ont ils pu devenir un peuple bien enraciné avec ses communautés vivantes sur un territoire qu'il va appeler sa terre... et bientôt son pays? Dans l'histoire décriée de la colonisation, de la revanche des berceaux, du vieux nationalisme et de la chrétienté, il y a peut-être, en deçà d'erreurs et de démissions indéniables, une certaine ruse à redécouvrir. Quand cette ruse, aujourd'hui, se transmue en pédagogie sociale et en stratégie politique, elle débouche sur des fécondités admirables.

À bon Québécois Salut!



La Brasserie MOLSON

POITRAS, LARUE ET ASSOCIÉS INC.
COURTIERS D'ASSURANCES AGRÉÉS

**7190, BOUL. ST-MICHEL (BUREAU 101)
MONTREAL, QUÉ.
(Angle Jean-Talon)
Tél.: 376-1280**

<p>ASSURANCE GÉNÉRALE</p> <p>L. P. POITRAS JACQUES POITRAS YVES POITRAS ANDRÉ LARUE RÉAL GUÉRIN FERNAND RONDEAU</p>	<p>ASSURANCE-VIE</p> <p>MAURICE MONETTE</p> <p>BONNE FÊTE A TOUS LES QUÉBÉCOIS</p>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------

français au secondaire

Alain Soulières
Dossiers pour la classe de français
15 fascicules

Campeau-Ménard
Documents pour l'enseignement du Français
Élèves faibles

Réal Larochelle
En situations d'apprentissage
6 thèmes, communication orale et écrite.

éditions hurtubise hmh
380 ouest rue craig montréal

de Gutenberg à McLuhan ...

Marshall McLuhan
Pour comprendre les média

Marshall McLuhan
La galaxie Gutenberg

Marshall McLuhan
Quentin Fiore
Guerre et paix dans le village planétaire

éditions hurtubise hmh
380 ouest rue craig montréal

de Gutenberg à McLuhan ...

Marshall McLuhan
Mutations 1990.

Marshall McLuhan
Du Cliché à l'Archétype
La Foire du sens

Marshall McLuhan
Counterblast

éditions hurtubise hmh
380 ouest rue craig montréal

raymond gagnon, portrait d'un homme de ce peuple

par
Pierre
Vadeboncoeur



En 1957 ou 1958, une immense région, la Côte Nord, promise à l'industrie, était déjà gagnée par elle et quatre pouvoirs se la partageaient, parfois dans des villes fermées: les capitaux, le gouvernement, certains syndicats américains et parfois le clergé. C'était un excellent ménage à quatre, à tel point qu'à Baie Comeau, disait-on, un de ces syndicats avait consenti, avec la complaisance intéressée d'une entreprise, elle-même pourvoyeuse du curé, à la déduction à la source d'une taxe sur le salaire de chaque ouvrier pour le bénéfice de l'église du lieu, ce qui aurait été convenu dans les accords collectifs... Mais, dans cet empire, surveillé par Duplessis, lequel coiffait les quatre pouvoirs assez également, il n'y avait pas de place pour la CSN, pour son indépendance combative, pour sa liberté et pour l'esprit de liberté qu'elle inspirait.

Imaginez le cadre physique, cette contrée austère et grandiose, imaginez le peuple de ces étendues nouvelles, mais regardez les pouvoirs qui le dominent dans une assez bonne intelligence: parmi ceux-ci, deux qui par leur vocation sont censés faire le contrepoids des deux autres, mais que ces derniers ont au contraire inféodés sans la moindre difficulté. C'est le théâtre où surviendra, en 1957, un homme extraordinaire, un des plus remarquables de tous ceux que j'ai connus dans l'action syndicale.

Il s'appelle Raymond Gagnon. Il arrive là-bas avec la mission d'ouvrir la Côte Nord à la CSN. Il y arrive seul, avec sa famille. En six ou sept ans, il accomplit sa mission et il meurt, tué par le cancer, en 1964, âgé de quarante-deux ans, après une courte carrière marquée par le courage, par un travail exténuant, par une intelligence supérieure de stratégie et d'homme d'action, par les intentions syndicales les plus droites et par la haute idée qu'il laissera de la lutte et de la dignité chez des centaines de travailleurs de la région.

Un leader exceptionnel

Il s'agit ici d'évoquer cette figure d'homme du peuple, de militant, de "partisan". Je ne veux rien forcer, mais je suis obligé de dire que cet inconnu était un homme exceptionnel. Il ne faudra pas que le lecteur se surprenne: j'emploie ici quelques superlatifs, mais comment décrire autrement un personnage qui avait tout d'un chef de guerre du peuple, même si son rôle, plus obscur, s'est trouvé confiné sur un théâtre plus ordinaire?

Gagnon et la grève de Louiseville

Raymond Gagnon, ouvrier de filature, était de Louiseville, où il s'impose comme un des leaders de la

grève de 1952. Il vient à peine de se syndiquer d'ailleurs et il a été l'un des derniers à le faire, parce qu'il ne sait pas encore ce que c'est qu'un syndicat et parce qu'on n'emporte pas l'adhésion d'un homme comme lui facilement: il se décide tout à coup, brusquement, maussagement, et signe sa carte.

La grève se déclare. Elle durera onze mois. Il y sera très actif et il y courra personnellement les risques qu'il faudra. Puis, surviennent les événements de décembre, la proclamation de l'état d'urgence, même si les seuls et vrais émeutiers étaient les agents de la sûreté, qui avaient préparé un coup de force, d'abord la fusillade des abords de l'usine, suivie d'une autre devant les quartiers du syndicat, où la police a rejoint les ouvriers qui fuyaient, pour de nouveau ouvrir le feu. Raymond Gagnon est devant le local, il fait face aux policiers et les brave, l'un deux le vise, tire et le rate de justesse: la balle a troué son chapeau...

La grève finie, perdue, il n'est pas question que la multinationale le reprenne. Mais il s'est révélé remarquable et la CSN s'empresse de le repêcher. Elle l'emploie comme organisateur. Comme militant, il est trempé par la vie. Ses qualités peu communes tissent l'histoire de ses douze dernières années.

Un portrait de lion très humain

Comment était-il? L'image de la force. C'est ce qui frappe d'abord: un masque rude, épais, trop gras mais volontaire, une corpulence imposante, un regard qui, dans les moments de tension, commande. Avec les autres, avec nous tous, cependant, la cordialité, la familiarité et la chaleur d'un camarade. Simple, généreux, accueillant, hospitalier — sa maison était toujours pleine — il aimait son monde. C'était le compagnon le plus agréable. Je lui disais parfois qu'il avait une face de tueur, ce qui le faisait bien rire. En réalité, c'était un homme très bon et qui ne combattait jamais que pour la justice, mais alors puissamment, quoique avec une extrême maîtrise de soi... et des autres.

Sur la Côte, au début surtout, il eut tout le pays sur le dos, j'entends tous les pouvoirs: mais il ne mit pas beaucoup de temps à se trouver des centaines d'appuis et plusieurs collaborateurs chez les travailleurs eux-mêmes, qui reconnurent leur cause dans celle au nom de laquelle il était venu. Un bon nombre seront de toutes les entreprises populaires qu'il dirigera. Il se fera de plus quelques alliés, comme le curé Rouleau, ecclésiastique contestataire et contesté, et Lionel Jacob, petit en-

trepreneur de Haute-riève, conseiller municipal, aussi ouvrier que quiconque, et qui, pendant des années, aidera Gagnon.

Dans une contrée de loups

Comment décrire ce qu'il eut à affronter? Ce pays était alors socialement un pays de loups: le grand capitalisme et le petit, la plupart des notables, le gouvernement de l'Union Nationale, qui haïssait la CSN et qui, jusqu'à l'été 1960, était toujours en place, et enfin les syndicats américains du bâtiment, n'entendaient pas laisser une force nouvelle ouvrir une brèche dans leur système. Je garde le souvenir d'une terre âpre et violente. Raymond Gagnon, l'intelligence, le courage et l'honnêteté mêmes, l'autorité devrais-je dire, la tête froide et la passion réunies, l'humanité et le militantisme le plus profond mêlés en lui, s'agrippa d'abord à cette terre et il finit par l'investir à force de calculs, de coups d'éclat, de prestige vite conquis. Il était à la fois un meneur et un inspirateur d'hommes. Il ne pensait pas à lui-même, ni à son succès, ni à son avenir, ni même à l'ascendant qu'il exerçait. Il ne pensait qu'au peuple et à la cause syndicale. Les travailleurs le sentaient bien. Il était toujours à hauteur d'homme, bien qu'il fût par nature et par fonction un leader. Chacun prenait un verre avec lui dans l'amitié la plus égale, mais chacun lui obéissait, d'ailleurs presque toujours sans qu'il commande. L'argent n'avait aucune valeur pour lui. Les factures traînaient dans son bureau, lequel était dans un grand désordre. Mais dans son action, dans son cerveau, il y avait de l'ordre et le jugement le plus sûr, même dans l'audace, car il était un audacieux. Il prévoyait, il mesurait, n'oubliant jamais le but central qu'il s'était d'abord fixé pour son action d'organisateur: syndiquer les ouvriers de Canadian British Aluminium, lesquels, dès l'usine achevée de construire, avaient été happés par une union innommable, qui y était entrée par la porte d'en arrière. Il lui fallait pour cela des victoires ailleurs et il devait se garder des défaites. Je le trouvais par moments trop prudent, mais il me répondait d'attendre: il savait parfaitement où frapper et quand. Il toucha ce but central en juin 1960, plaque tournante de son action, lors du vote qu'il finit par obtenir, malgré tous les obstacles, après avoir assis son pouvoir et celui des militants dans la région, ce qui avait été ardu, car encore une fois, les autres pouvoirs le combattaient sans relâche, y compris la Commission des relations ouvrières, qui était pourtant censée être neutre.

Il ne reculait pas

On l'arrêta un jour, je ne me rappelle plus sous quel prétexte. Il fit face à la musique. L'affaire tourna plus tard à rien. Un autre jour, le maire de Baie Comeau ordonna son expulsion de la salle de l'Hôtel de Ville: il s'adossa à un pilier, auquel il se cramponna vigoureusement des bras, et je l'entends encore défier quiconque de l'arracher de là. Le maire dut ravalier et continuer la séance, Gagnon toujours présent. C'était un homme qui ne reculait pas: ce fut un des secrets de sa réputation et celle-ci sans doute l'aïda beaucoup. Dans les situations dangereuses, il avait quelque chose d'un lion. On a maintes fois raconté qu'une fois, alors qu'il piquetait avec un petit nombre de travailleurs, un chantier fermé par la grève, une bande adverse s'amène, envoyée par quelque organisateur d'union, et elle est armée de carabines. L'intention évidente est de pénétrer par la force. Gagnon ne dispose pas du nombre et les piqueteurs sont sans armes. Il s'avance alors contre les fusils pointés, saisit le chef de la bande par le collet, le serre au cou, le secoue, l'injurie, l'humilie comme il faut, et alors, s'adressant au reste des agresseurs, il leur crie que leur chef est un lâche et qu'eux-mêmes sont "trop vaches pour tirer"! La troupe, stupéfaite, décontenancée, voyant que les autres piqueteurs s'avancent aussi, recule et finalement se sauve.

La vie de Gagnon est parsemée de traits semblables. Il travaille d'ailleurs souvent dans le danger d'être assailli. Une nuit, à Haute-riève, dans sa maison — je me trouvais là — il a fallu faire le guet toute la nuit; une dizaine de gars se sont relayés jusqu'au matin, car Gagnon s'attendait à un coup de force contre lui et sa maisonnée.

Quand il s'absentait, il lui arrivait d'apporter son arme, car, dans certaines périodes, il ne pouvait voyager sans risque d'être attaqué. Une fois, en janvier 1960, la veille de l'expiration du délai prévu pour déposer la requête d'accréditation pour le syndicat de CBA (Canadian British Aluminium), il se rend de nuit à Québec. Vraiment, cette fois-là, il risquait gros. On essaie de le dissuader de partir sans être fortement escorté, au cas d'une agression qui, dans les circonstances, était plus que plausible. Il refuse, ne veut rien entendre, mais il prend sa Winchester 30-30, puis il disparaît dans sa voiture, avec un seul camarade.

Une autre anecdote

Il y a toutes sortes d'anecdotes au sujet de Raymond Gagnon. L'historien qui voudrait raconter sa vie ferait un chapitre captivant. Les témoins de son existence sont nombreux et plusieurs lui vouent encore un culte, oserais-je dire si nul n'avait eu moins que Gagnon le culte de la personnalité. Voici un fait, qui montre bien, avec une pointe d'humour, le réalisme du capitaine qu'il était. Il y avait une grève, quelque part dans la forêt, à un endroit où l'on ne pouvait communiquer que par avion et par radio. Gérard Taylor dirige cette grève. Il a convenu avec Gagnon de faire parvenir ses messages via la radio de l'aéroport de Haute-riève. Les grévistes sont démunis: les vivres baissent. Taylor demande qu'on lui expédie un boeuf ou quelque chose comme cela. Gagnon s'exécute, envoi de gros quartiers de viande. Un peu plus tard, Taylor, qui fait de nouveau face au problème, répète la demande. Gagnon s'interroge un moment, avise et expédie, cette fois, un

colis beaucoup plus petit: une carabine et des balles, pour la chasse. Qu'ils se débrouillent! Ils se sont débrouillés...

La force morale

Il choisit ses hommes avec un discernement rapide et sûr. Il leur confie des missions, souvent difficiles, quelquefois périlleuses. Parfois, le second n'est pas habitué à tel travail, à telle situation probable; parfois, il se sent plus ou moins brave! Gagnon lui donne alors deux ou trois conseils précis, puis il se fie entièrement à celui qu'il envoie. Il lui a insufflé beaucoup de son esprit. La mission réussira. Naturellement, parmi tous les hommes auxquels il avait affaire, il est arrivé que l'un ou l'autre d'entre eux, parfois, ne soit pas digne, le trompe, lui mente, ou même le défie. Quand la cause était en jeu, il ne faisait pas bon le défier ou le tromper. Il était difficile de lui mentir, d'ailleurs, car il était perspicace et jugeait vite. Devant le défi d'un groupe d'hommes qu'il ne respectait guère mais qui l'avaient menacé et qui prétendaient l'affronter physiquement, on l'a vu, m'a-t-on dit, régler d'autorité la situation par un de ces mouvements où il y avait — c'était caractéristique chez Gagnon — une force morale foudroyante derrière une force physique qui s'imposait aussi mais dont il n'usait jamais qu'à la plus extrême limite. L'adversaire subissait surtout le poids de l'ascendant du personnage.



Je le revois encore, occupé de vingt affaires qu'il avait toutes à l'esprit, circuler dehors, de son pas pressé, dans un froid vif, c'était janvier, débraillé, la chemise toute ouverte. Mangeur énorme, diabétique, il ne tenait aucun compte de sa maladie; on aurait dit qu'il la combattait directement à force de la provoquer, comme un ennemi, comme tous ses ennemis. Il avait n'importe quoi, n'importe quand: viande crue, tartes, montages de sandwiches, quand il avait faim. Il soutenait au besoin le stress de sa vie exigeante et agitée par des rasades de scotch.

Légende égale réalité

Raymond Gagnon a laissé une légende chez bien des travailleurs de la Côte, à Baie Comeau, à Haute-riève, à Sept-Iles, sur la Manic, et chez combien de collaborateurs, que je nomme point car j'aurais craint d'en oublier. Comme tous les hommes vraiment supérieurs, il incarnait une phase de l'histoire, une idée, une volonté, de plain-pied avec les militants, avec le peuple, qu'il ne faisait que représenter plus éminemment que les autres à cause de ses dons, sans doute, mais aussi parce qu'il était lui-même entièrement peuple et entièrement militant, sans l'ombre d'une distinction surajoutée. L'esprit de la CSN se résumait aussi en lui, totalement et d'une manière concentrée, de sorte que si l'on veut savoir ce qu'était la CSN à cette époque et quel était vraiment ce corps tout d'une pièce malgré différences et différends qu'on trouve toujours dans un grand mouvement, on n'a qu'à étudier Gagnon qui pendant plusieurs années l'a constamment illustré par ses actions, par son esprit mais, encore une fois, à un degré particulièrement éminent, comme un archétype qui, dépassant la réalité générale, ne l'exprimait que mieux. Il haïssait les capitalistes, cela va sans dire, toute son action le prouve, et d'ailleurs il le disait, mais à cette époque, rien n'était encore idéologiquement formulé et ne l'était davantage pour Raymond Gagnon, qui travaillait d'instinct, par une conviction profonde mais sans doctrine précise.

Gagnon, président?

En 1960, avant que Marchand n'accède à la présidence de la CSN (mars 1961), j'ai dit à Gagnon qu'il devrait songer à ce poste et que moi, en tout cas, je me demandais s'il ne devrait pas un jour ou l'autre poser sa candidature. Il m'a ri au nez, comme on le fait avec un ami. Je l'aimais beaucoup en effet. Mais il n'avait aucune ambition. Il avait aussi peu d'instruction. Comme bien des ouvriers, il survalorisait celle-ci. Etant ouvrier, il était, comme eux, exagérément modeste, particulièrement sur ce chapitre. Pourrait-il faire un président? Gagnon n'en croyait rien. Il se voyait sans doute exclusivement comme un militant de la base et n'avait probablement jamais songé à un rôle plus général. Je pense encore qu'il avait tort.

Je vous laisse sur ces quelques souvenirs. Ils renferment un peu de l'histoire de ce peuple. On oublie trop que l'impétuosité de la CSN des années 50 faisait de celle-ci une centrale dont le radicalisme, bien qu'assez peu explicité en doctrine, était profondément anticapitaliste, quels que fussent les grands discours, qui tenaient forcément compte des préjugés d'alors. Les faiseurs de thèses, gratteurs d'archives, sont généralement dupes des mots, et les mots de ce temps-là leur font quelquefois faire des gorges chaudes, non sans raison, mais il faut faire la part des choses et retrouver le réel vrai. La vérité, c'est que la CSN, sur une période d'une trentaine d'années, dans l'ensemble, depuis le début de la présidence de Picard, n'a pas fléchi, dans sa ligne de fond, laquelle portait plus loin que les mots. La suite de son action d'alors, plus consciente aujourd'hui, n'est que la continuation d'une trajectoire portée et garantie par une forte tradition.

VOULEZ-VOUS VRAIMENT ÉCONOMISER?
chez **Claude Richer**
VOUS OBTENEZ TOUJOURS LES PLUS BAS PRIX!
Venez le constater par vous-même...



REFRIGÉRATEURS

marque connue 2 portes 14 pieds cubes.
dégivrage automatique \$369.95

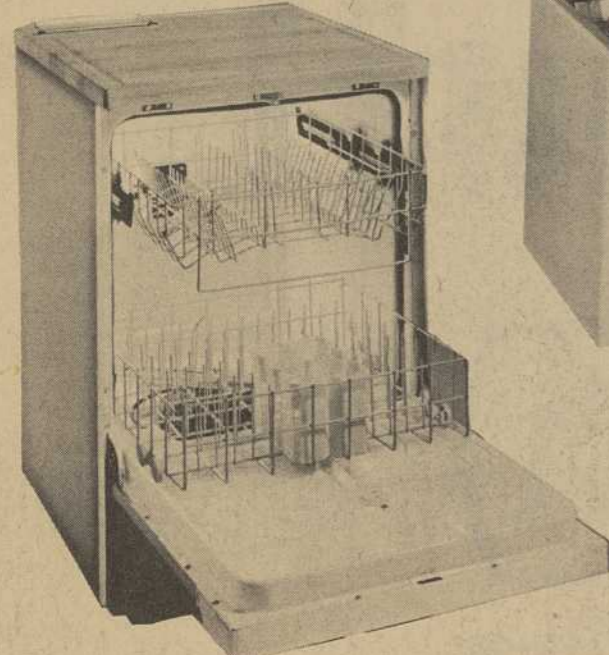
CUISINIÈRE ÉLECTRIQUE

30 pcs \$209.95
tel qu'illustré



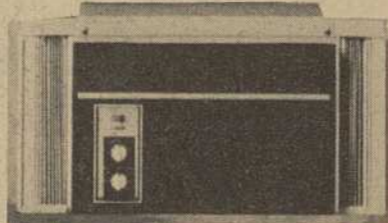
CONGÉLATEURS

7 pieds cubes \$219.00 15 pieds cubes \$269.00
9 pieds cubes \$229.00 19 pieds cubes \$309.00
12 pieds cubes \$249.00



LAVE VAISSELLE

super de luxe 4 cycles convertible
sous comptoir \$279.95
6 cycles \$279.95
convertible 6 cycles \$329.95



AIR CLIMATISÉ

BTU	prix de vente	BTU	prix de vente
5 000	\$179.95 hor	10 000	\$319.95 hor
6 000	\$209.95 hor	8 000	\$309.95 ver
8 000	\$269.95 hor	10 000	\$339.95 ver

LE CHAMPION DES BAS PRIX
CLAUDE RICHER
AMEUBLEMENT STE-CATHERINE INC.

3743 EST.
RUE SAINTE-CATHERINE
TEL.: 526-5501

2211 EST.
AVENUE MONT-ROYAL
TEL.: 527-3497

La Coop
des consommateurs
de Montréal
et les magasins COOPRIX
de Montréal
célèbrent
avec les Québécois
notre fête nationale

cooprix

La COOP des Consommateurs de Mtl.,
c'est une vraie COOP
créée par des consommateurs
pour les consommateurs.

2 magasins à Montréal: 1420 est, rue Legendre
3600 est, boul. St-Joseph



une réalité
au coeur du
nouveau centre-ville

Le Complexe Desjardins est maintenant devenu réalité. Une réalité que vous avez encore la possibilité de faire vôtre en louant aujourd'hui une partie de notre espace.

On se renseigne au sujet d'une location au Complexe en composant (514) 871-1551. Ou encore on communique avec un courtier.

Un Complexe tout électrique situé dans le quadrilatère formé par les rues Sainte-Catherine, Saint-Urbain, Dorchester et Jeanne-Mance, à Montréal.

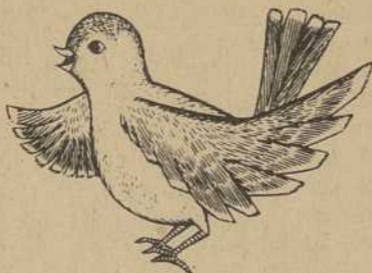
le Complexe Desjardins

une réalité au coeur du nouveau centre-ville



Pensez LOZEAU! Pensez PHOTO! Pensez PHOTO! Pensez Lozeau! Pensez PHOTO! Pensez Lozeau!

Pensez aux oiseaux... Pensez LOZEAU
Pensez aux bateaux... Pensez LOZEAU
Pensez aux jumeaux... Pensez LOZEAU
Pensez aux autos... Pensez LOZEAU
Pensez LOZEAU c'est Pensez PHOTO



CHEZ LOZEAU NOUS AVONS TOUT CE QU'IL VOUS FAUT POUR FAIRE DE BELLES PHOTOS.

CAMÉRAS	CINÉ-CAMÉRAS	FLASHES ÉLECTRONIQUES	ÉQUIPEMENTS DE CHAMBRE NOIRE
Canon la caméra Olympique	Eumig	Metz	Durst
Pentax	Sankyo	Braun	Opemus
Nikon	Canon	Rollei	Pixur
Minolta	Bauer	Vivitar	Omega
Miranda	Kodak	Honeywell	Besseler
Konica	G.A.F.	Minolta	Vivitar
Mamiya	Bolex	Choix pour caméra	L.P.L.
Fujica	PROJECTEURS	Pocket	Kodak
Hasselblad	Eumig	LENTILLES	Unicolor
Kodak	Kodak	Vivitar	Patterson
Agfa	Sankyo	Soligor	Hansa
Rollei	Elmo	Hanimex	Simmard
Argus	Sawyer's	Nikkor	
Practica	Norris	Takumar	Plus de 35 modèles de jumelles
Olympus	Rollei	Rokkor	Tasco
Yashica	Plus de 30 modèles de sacs pour caméras et équipement	Hexanon	Bushnell
Polaroid		Canon	Carl Zeiss
Topcon		Olympus	Télescopes Tasco
		Miranda	

Nous avons tous les accessoires possibles et impossibles pour les caméras, plus de 15 modèles de trépieds. Deux planchers complets d'équipements photographiques. Notre service est incomparable. Nous faisons la réparation de tous bons produits photographiques, service de limitation Etco et Kodak. Lampe G.E. Batteries Mallory.

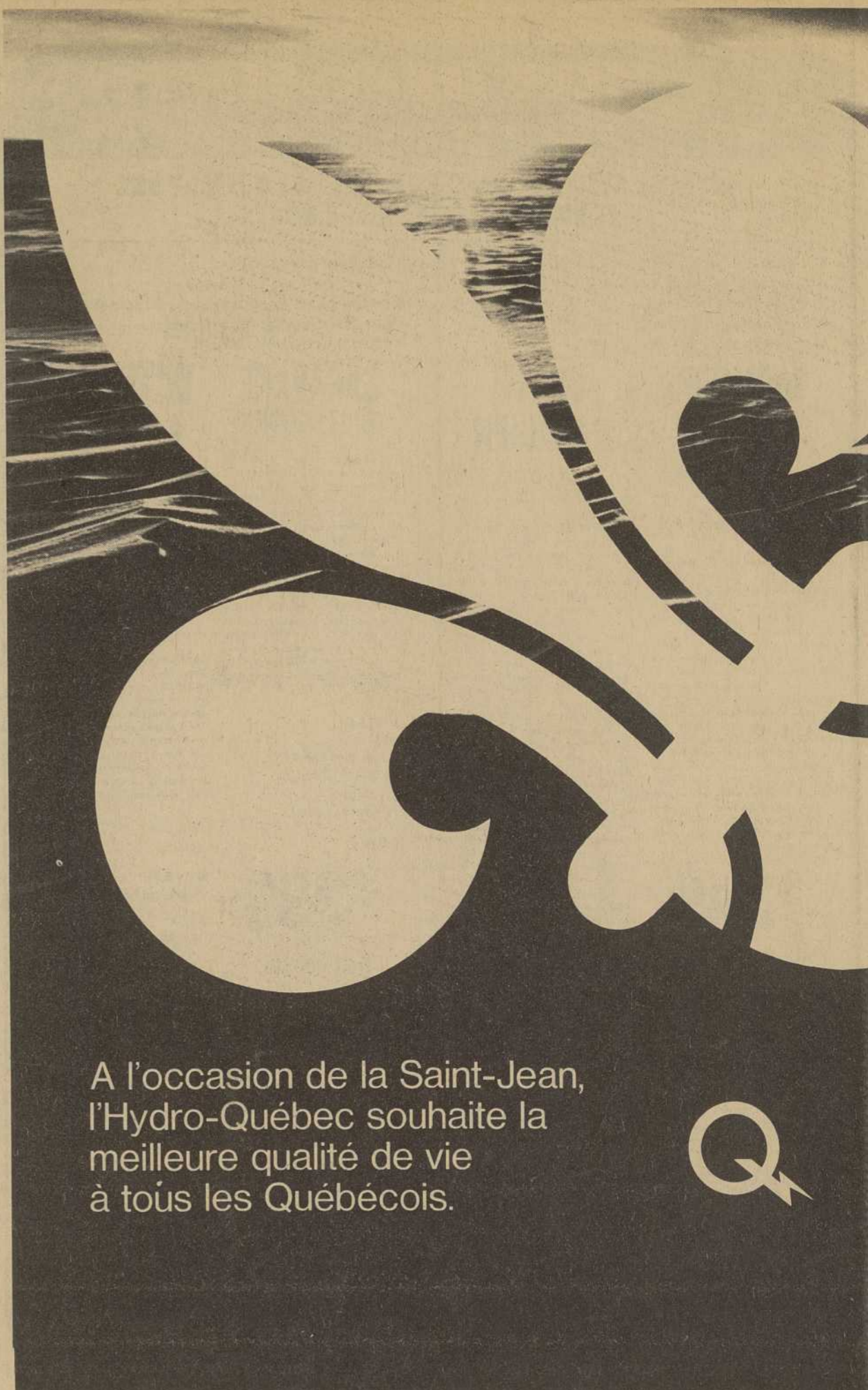
PLUS DE 48 ANS AU SERVICE DE NOTRE CLIENTÈLE

SPÉCIAL DE JUIN
PROJECTEUR 8 et SUPER 8 \$149.95
CAMÉRA 35 mm Pentax automatique 1000 avec étui et lent. f2 \$209.95



L.L. LOZEAU LTÉE
6229, RUE SAINT-HUBERT 274-6577

Pensez LOZEAU! Pensez PHOTO! Pensez PHOTO! Pensez Lozeau! Pensez LOZEAU! Pensez PHOTO!



A l'occasion de la Saint-Jean,
l'Hydro-Québec souhaite la
meilleure qualité de vie
à tous les Québécois.



SCRIBEC

vous souhaitez
d'heureuses fêtes
45 est, rue Jarry
Montréal

387-2486

SECRETARIAT
DACTYLOGRAPHIE
IMPRESSION
PHOTOCOPIE, XEROX

LES VOYAGES
hone

Nous sommes au service des Canadiens français depuis plus de 60 ans.
1460, AV. UNION Tél.: 845-8221
Montréal H3A 2B8
le métro à notre porte —
Station McGill/Union



Bureau ouvert tous les jours de 9h30 à 18h
Le jeudi jusqu'à 21h — Le samedi de 9h30 à 12h

Venez fêter la Saint-Jean avec nous dimanche
le 22 juin 75
de 6h à minuit
à la Paroisse St-Alphonse-de-Youville
coin Liège et St-Gérard

La musique est une gracieuseté de
MODULE ELECTRONIQUE



ENTRE VOUS ET NOUS
UNE AFFAIRE DE SON.
8989, RUE LAJEUNESSE,
MONTRÉAL 384-5430

Un québécois sans pays c'est comme un...
bref c'est mauvais. Il serait temps de
penser à nous faire une place au soleil.

Conseil des hommes d'affaires
québécois

Fernand Dumont La Vigile du Québec <i>Octobre 70. L'impassé ?</i>	Guy Rocher Le Québec en mutation suivi de Allégorie en laine du pays <i>par Suzanne Rocher</i>
Québec 1960-1980 La crise du développement en collaboration	Le Québec qui se fait Textes choisis et présentés par Claude Ryan
La Société canadienne- française sous la direction de Marcel Rioux Yves Martin	Le Québec d'aujourd'hui sous la direction de Jean-Luc Migué préface de Fernand Dumont
Léon Dion Le Bill 60 et la société québécoise	École et Société au Québec Guy Rocher Pierre Bélanger tome 1 et tome 2
Québec : hier et aujourd'hui vu par ses écrivains	L'Université Québécoise du proche avenir en collaboration
éditions hurtubise hmh	380 ouest rue craig montréal
éditions hurtubise hmh	380 ouest rue craig montréal

288-7107

LES VOYAGES
FLEUR DE LYS LTÉE

576 EST, RUE STE-CATHERINE, SUITE 101, MONTRÉAL
Entre le métro Berri de Montigny et Place Dupuis

Pour les croisières, les Antilles, le Mexique et l'Amérique du Sud.
Madame Suzanne B. Jacques

Pour l'Europe, la Grèce, la Russie et les pays Arabes.
Madame Jeanne L. Brossard

Pour l'Orient, le Pacifique-Sud, les Indes et l'Afrique.
Monsieur Réjean Rhéaume

Pour les horaires et les réservations d'ordre commercial (hommes d'affaires).
Mademoiselle Hélène La Salle

CONSULTEZ
FLEUR DE LYS
EXPÉRIENCE ET SERVICE

Agence de Voyages
ALTITUDE INC.
2085 de Salaberry, Montréal

Solanges Smithers
Mimi Potvin
Claude Lebeau
Carole Lemay
vous suggèrent pour cet été:

332-1970

AviaTours
Agence Touristique Spécialisée

DESTINATION TANGER-75
9 départs de Montréal - 28 juin au 25 octobre
VIA ROYAL AIR MAROC

Prix du séjour: \$789.
Incluant Tarif aérien

compris:
14 jours/13 nuitées - Demi-Pension -
Visite de Tanger - Transferts

SUNSCAPE
Plongée sous-marine aux CARAIBES
Séjour de 8 jours / 7 nuits

AUX BAHAMAS à partir de \$201.
Incluant chambre double, transferts
5 plongées et 1 leçon

EN JAMAÏQUE - \$285.
Incluant, Chambre double, transferts
déjeuner et dîner: 2 plongées
par jour et équipement fourni

Tarif aérien non compris
Tarifs spéciaux pour groupe de 10 personnes

NOUS FAISONS
Tout arrangement particulier
d'avion, d'hôtel et location de voiture

**ALTITUDE...
UNE BONNE HABITUDE**

CLUB JEUNESSE:
L'agence de voyage différente au service des Québécois depuis 11 ans

VOYAGEZ AVEC DES GENS DE VOTRE ÂGE SUIVANT UNE FORMULE ADAPTÉE À VOS GOÛTS

Le Club Jeunesse offre aux 18-30 ans, sa formule "voyage-groupe en liberté" sept choix de circuits — dix-neuf dates de départs — dont voici quelques exemples:

MONTEGO BAY COOL	QUEST CANADIEN NATURE
<p>Soyez des nôtres pour des vacances "au boulot". Des villes, spacieuses et confortables, de 6 personnes (trois chambres à coucher avec salle de bain complète pour chacune, vivoir et kitchenette), 30 jeunes âgés de 18 à 30 ans, un animateur "extra", des autos gratuites à la disposition du groupe, un programme d'activités plein d'imprévu, des excursions dans des coins pittoresques, des soirées endiablées dans les boîtes et discothèques les plus connues, des restaurants exotiques, des boutiques pittoresques, un soleil garanti, des plages magnifiques, une mer aux eaux chaudes et limpides, un petit groupe de Québécois du même âge qui veulent voir et s'amuser. Voilà ce que la formule Club Jeunesse apporte à votre vacance soleil! Durée: 10 jours. Quelques dates de départs encore disponibles durant juillet et août.</p> <p>\$345 Incluant tarif aérien</p>	<p>Apportez votre guitare, votre harmonica ou, à défaut, vos cordes vocales et votre entraînement, c'est un voyage "ben l'un" qui s'annonce! Soirées endiablées ou discussions au coin du feu, dans les plus beaux terrains de camping du Canada; soupers gastronomiques préparés par "le" spécialiste du groupe; connaître le Canada par ses beautés naturelles, lacs et rivières, prairies et forêts, montagnes et mer; fouler chaque aspérité de son sol et vivre au rythme de sa nature, pratiquer l'équitation, la natation, la marche en montagne, se promener dans Gastown à Vancouver, visiter les boutiques de Banff et Jasper; camper au cœur des Montagnes Rocheuses; connaître Calgary, Regina et Winnipeg; et surtout, vibrer avec un groupe aux aspirations communes, qui veut vivre une expérience de voyage, de découverte, de communication et de plaisir. Durée: 21 jours. Quelques dates de départs encore disponibles durant juillet et août.</p> <p>\$450 incluant le trajet aérien Vancouver-Montréal.</p>

Club Jeunesse offre aux 14-17 ans et 11-13 ans, une formule "découverte et participation" réunissant toutes les normes de sécurité et de bien-être.

CARAVANE QUEST CANADIEN	INITIATION A L'EUROPE (Réservé aux 14-17 ans)
<p>Un voyage grandiose de 38 jours à travers le Canada: les paysages sauvages de l'Abitibi et du Nord de l'Ontario, le contour imprévisible des Grands Lacs, Winnipeg, les vastes Prairies, Regina, Calgary, les Rocheuses grandioses, des lieux évocateurs tels que Banff et le lac Louise, la luxuriante vallée de l'Okanagan, Vancouver: la belle, le lointain Pacifique, un trait à travers le Canada, des vacances dont on se souvient en géographie, en histoire, en économie, en politique, un voyage dont on revient différent.</p> <p>DATES: 14-17 ans 1er juillet au 5 août, 4 juillet au 10 août, 11-13 ans 12 juillet au 18 août</p> <p>PRIX: \$399 tout compris</p>	<p>Rendre l'Europe accessible au plus grand nombre de jeunes québécois possible, selon un programme intéressant et bien encadré, voilà bien ce que Club Jeunesse recherche en proposant ce voyage.</p> <p>Le circuit comprend Londres et Paris, ces 2 grandes capitales mondiales que l'on ne se lasse pas de découvrir, les berceaux de nos engines, et des 2 grandes cultures qui marquent notre existence, la synthèse de 20 siècles d'histoire que nous avons voulu rendre accessible aux jeunes de 14 à 17 ans grâce à une formule originale.</p> <p>DATES: 26 juillet au 17 août</p> <p>PRIX: \$645 tout compris</p>

D'autres choix de voyages en Europe et en Amérique sont contenus dans nos catalogues "Club Jeunesse 18-30 ans, vacances 75" et "Club Jeunesse 14-17 ans et 11-13 ans vacances 75" et nous vous en posterons un exemplaire gratuit sur demande.

CLUB JEUNESSE

5450
Côte-des-Neiges,
Suite 304,
Montréal 249
341-4420

Veillez me faire parvenir les programmes suivants

Club Jeunesse 18-30 ans Club Jeunesse 14-17, 11-13 ans
 Location de voitures Vols notifiés vers l'Europe

Nom Prénom

Adresse Ville

Téléphone

Q

Bonne fête à tous les Québécois, citoyens d'une patrie qui cherche comme jamais à sortir du carcan de la dépendance!

C'est la fête de l'espoir.
Celui de sortir bientôt du pouvoir anglophone et centralisateur d'un régime qui comprend mal et néglige plus souvent encore les besoins du Québec français, cherchant à gruger la part d'autonomie qui lui reste et travaillant sans relâche à son assimilation progressive.

C'est la fête de la tenacité.
Il faut faire cette indépendance qui viendra briser enfin notre asservissement économique et nos perpétuelles inquiétudes culturelles en redonnant à l'homme québécois la place qui lui revient — celle du maître — dans ce pays qui est le sien depuis quatre siècles.

Le 24 juin, c'est le moment de réchauffer dans la joie et de faire largement partager cette tenacité et cet espoir

Conseil exécutif national
Parti québécois.



par
Benoît
Lacroix

Ne va pas au dehors, rentre en toi-même, c'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité.
S. Augustin (Ve siècle)

Existe-t-il une conscience québécoise tout comme on dit: la conscience allemande, la conscience russe, française, espagnole ou américaine?

Qui sait ce qui se passe dans la tête d'un québécois à jeun? Cette petite voix secrète d'une chose à faire ou à ne pas faire, claire ou obscure, douteuse ou certaine, qui risque de n'être pas entendue si tout autour il y a beaucoup de bruit, il semble qu'elle soit partout à la fois, dans notre folklore, nos histoires les plus drôles, nos affiches, notre humour, nos journaux. Berthio, Vigneault, Deschamps, Lévesque, Miron, les films de Perrault, "Mon Oncle Antoine", le député qui discourt, le curé qui prêche, l'ouvrier qui sacre, les habitants qui font des procès, les vieux qui rêvent de Super-Loto, les enfants dans la ruelle qui jouent à la forêt indienne, la Carmélite qui prie, tous dans leurs dires et agirs laissent entrevoir un certain mécanisme mental et des perceptions instinctives qui sont bel et bien du sucre du pays. Ces gens simples qu'on appelle étrangement les "petites gens" ont leurs réflexes, leurs haines et leurs amours; ils sont chez eux dans leur pays d'icitte avec leur monde de grandeurs et de préjugés. Sur la terre, au village, à l'usine, à la fenêtré et jusqu'au cimetière qui les attend, au-delà de tout parti et avant même qu'ils en portent les titres juridiques, ils sont un peuple: le peuple québécois; leur conscience est une conscience antécédente, "poignée" comme on dit et assez ambivalente, probablement parce qu'elle vit davantage de sentiments que d'idéologies; elle est plutôt conscience relouqueuse de son passé, chatouilleuse face au présent et douteuse encore de ses rites d'avenir.

D'hier à demain

Conscience relouqueuse?

Malgré tous les efforts qu'il s'impose périodiquement pour en sortir en jouant à cache-cache avec les données immédiates de sa vérité intérieure, même le jeune québécois de la contre-culture, que Ghislaine Houle vient d'indexer à la Bibliothèque Nationale du Québec, paraît lui aussi, et si avant-gardiste soit-il, plutôt nostalgique. C'est lui qui maintenant emploie les vieux mots, parle de retour à la terre, se fait artisan; il collectionne les antiquités, les proverbes, les vieilles tuques de sa grand-mère; il photographie les vieilles églises, imite la Bolduc, turlute et folklorise sans bon sens. En juin 1975 il relit avec émotion les Relations des Jésuites, pleure sur les martyrs indiens et esquimaux, voyage avec Cartier et Champlain. Ce passé, pourtant pas si lointain, l'exalte. C'est bien nous: Je me souviens! Un quart de siècle à peine après le Refus Global, dix ans après Parti-Pris et les premiers exorcismes de la Révolution Tranquille, la conscience romantique des Québécois reprend le terrain jadis occupé par la religion et s'affirme plus aisément en relouquant son passé qu'en osant porter sur l'avenir des jugements pratiques définitifs.

Conscience chatouilleuse?

Jusqu'à quand serons-nous ainsi torturés entre les voix actives du coeur qui nous font dire: maintenant je suis canadien-français à part entière, et donc québécois, et les voix passives de la raison qui nous font hésiter encore à cause des autres? Face à cette situation redoutable pour la vie intérieure d'un peuple, et chatouilleux que nous

sommes toujours de notre droit de premiers occupants français de ce pays, nous sommes contraints pour le moment de vivre à l'intérieur de frontières qui ne sont pas exactement les nôtres puisqu'elles écartent d'autres minorités francophones importantes. Crainte d'être mal compris, peur d'être avalés tout rond, retranchés subtilement dans le statu quo du pouvoir établi et de l'argent à gagner, habitués à nous définir à partir des autres, contre les autres plutôt, accusant tour à tour les Curés, les Français, les Anglais, les Américains, les Russes et bientôt les Chinois; craignant toujours le socialisme sans connaître pourtant toutes ses possibilités de rendre une minorité économiquement adulte, ah! que nous avons du mal à nous mettre en face de notre propre identité québécoise, à ne pas rêver en couleurs de Cuba francophone, de fédérations imaginaires, quand déjà depuis 1950 des dizaines de jeunes nations, qui ont eu un passé moins long et plus pénible que le nôtre, peuvent dire au monde de leur voix propre leur politique, leurs idéaux, leur besoin de fraternité en tant que collectivités autonomes.

Est-ce la faute de la religion, s'il n'y a pas plus timorée qu'une conscience québécoise mal orientée? Cette éducation assez rigoriste et les relents d'une morale dépouillée de sa saveur mystique ont fait que nous avons eu terriblement peur: peur de nous-mêmes, peur du mal, peur du Père Éternel, peur de l'au-delà, peur de la mort, peur de l'enfer, et caetera. Maintenant nous crânon, nous "faisons les frais", nous jouons aux libérés en craignant pourtant comme en l'an quarante les grands idéaux chrétiens: l'amour de fidélité, la paix à tout prix, le respect de la vie des petits et des vieux, la haine du mal d'où qu'il vienne, la redistribution des richesses, la continuité de la vie par rédemption, la victoire sur le temps par résurrection. Bien que nous soyons en général assez entrepreneurs et radicaux dans nos jugements, nous ne savons encore ni être vraiment athées, ni être vraiment religieux. Devant une conversion intérieure qui va au bout de son option, nous relouquons. Or, il est prouvé qu'en ces matières, celui qui ne va pas jusqu'au bout de sa vérité intime risque de ne pas aller très loin.

Mais n'exagérons pas. Une vision éclairée de l'histoire comparée des jeunes nations nous apprend que dans la situation de reconquista qui fut la nôtre durant ces derniers siècles, nos craintes et nos peurs nous ont aidés à vivre dangereusement sans trop nous effaroucher. Par toutes sortes de nuances dans la vie et l'agir politique, qui ont dérouter les théoriciens étrangers, prévoyant l'obstacle parce que connaissant bien l'adversaire, nous avons en fin de compte inventé notre propre liberté et affirmé sans cesse notre volonté d'être un peuple autonome.

Conscience douteuse?

Est-ce la vie des minorités cernées, est-ce notre goût du Nord, est-ce la proximité des Américains, est-ce le lien sentimental et culturel avec la France, qui nous a servi le mieux? Il reste que nous sommes en 1975 une des rares minorités au monde à vivre debout dans la dignité une libération pacifique à longue durée. La conscience canadienne-française n'a cessé de s'affirmer depuis 1763. Elle n'a pas attendu les comportements à retardement de ses politiciens pour se reconnaître. Ce pays est à elle, depuis longtemps, beaucoup plus par volonté populaire que par conférences interprovinciales. Nous précédons, nous devançons. La réalité vécue prend le dessus sur les divisions

"extérieures". C'est donc à juste titre que nous parlons de révolution tranquille. Nous n'avons pas attendu les fusils, ni même 1970, ni les autres, ni de Gaulle, ni les Nations Unies pour être québécois. Mûrs maintenant pour comprendre et épouser tout naturellement les préoccupations des petites nations aux prises elles aussi avec les sociétés multinationales et les manipulations idéologiques, il nous reste à continuer notre marche vers l'avenir en précédant une fois de plus les décisions de la politique officielle et en nous faisant entendre autrement que par des voix intermédiaires.

Malgré tout ce qui a été accompli, il y aurait encore des gens qui, paraît-il, douteraient qu'ils soient québécois et qui éprouveraient comme le besoin obsessif d'être alignés à l'avance par les textes et les urnes, voire un parti politique, qui les rendraient ce qu'ils sont pourtant déjà. D'autres, sans doute nos derniers martyrs canadiens, croiraient toujours en leur conscience québécoise hésitante à la Confédération de 1867, lien extérieur de bon voisinage. Mais le pire qui puisse arriver contre l'unité acquise du peuple québécois est qu'il se trouve des partisans si zélés d'un groupe ou de l'autre, qu'ils refusent à leur voisin le privilège (sic) d'être québécois simplement parce qu'il ne le serait pas à leur manière à eux. Mais non! "C'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité" et personne ne devrait avoir le droit d'exclure l'autre par partisanerie politique.

C'est vis-à-vis de la culture française et de sa langue que nous serions les plus culpabilisés. La moindre critique parisienne favorable nous éblouit; le moindre reproche nous enrage. Comment réagir plus froidement sans pourtant renier ce dont nous avons absolument besoin, je veux dire: la culture française? C'est qu'il existe déjà une vie des lettres et des arts québécois; nous avons un parler français d'ici valable avec ses mots anciens et nouveaux, donc parler vivant et non purement académique; nous gardons un accent qui n'est pas si faux puisqu'il est celui de ses origines médiévales. Pourrait-on, pour les générations à venir, prévoir des processus de libération plus efficaces contre ces éternels doutes venant d'ici là à propos de la langue courante, à savoir que nous parlerions et même écrivions une langue impossible, un patois qui va disparaître au prochain nord-est?

Pour une conscience libérée

Qu'est-ce qu'une conscience québécoise libérée sinon celle qui sait tenir tête à ses préjugés, à ses doutes comme à ses nostalgies de patrie perdue pour poser des jugements personnels responsables vis-à-vis d'elle-même et vis-à-vis des autres? Comment aussitôt éviter les repris racistes, les libertés gendarmées et un socialisme juvénile inadapté à notre condition particulière? Comment enfin, au niveau de la conscience religieuse, larguer les amarres et vivre de son propre élan.

La première libération vient du coeur. Au lieu de vouloir convertir le passé en tribunal, accusant celui-ci, celui-là, simplement on aime, on s'aime, on s'accepte, on se respecte, on aime l'avenir, on s'affirme tel qu'on est, on fait confiance à la raison autant qu'à l'expérience qui a sans cesse besoin d'être renouvelée. On cesse d'avoir peur, car l'amour chasse la peur. De nouveaux rapports humains et d'autres pratiques sociales sont déjà en cours chez les jeunes qui vont au-delà des présentes divisions politiques et syndicales. Il s'agit tout de

suite de valoriser l'homme québécois de la rue et des champs, au niveau très concret de la vie quotidienne et familiale. De ce point de vue, le fédéralisme académique ne peut rien, ou presque. Ni la seule politique de parti. Reliée par l'histoire et le sentiment à des origines européennes communes, voire à un même moyen âge pour la majorité d'entre nous, à une tradition religieuse et juridique originale, à une manière "latine" d'être en Amérique, la conscience du Québécois moyen ne sera vraiment libre et fière de ses options que si, autonome déjà en son coeur, même si elle ne l'est pas officiellement dans les textes qui de toute façon suivent plus souvent la vie qu'ils ne la précèdent, elle opère constamment des transferts sentimentaux qui tiennent compte aussi de ses immigrants, de la minorité juive et de Westmount même. Alors elle pourra parler au nom de tout le Québec aux autres nations. Les Mass-média électroniques lui permettront de plus en plus ces dialogues outre-frontières d'ordre culturel, politique et économique, sans toujours devoir demander à "monsieur le préfet d'étude"... de la Constitution, la permission de parler à son voisin.

A long terme encore et au niveau de l'éducation scolaire, notre conscience douteuse profiterait beaucoup de l'enseignement technique de la langue française médiévale qui a donné lieu à tant de parlers diversifiés. Nous retrouverions alors la fierté de nos mots et de notre accent, la joie des créations verbales; nous apprendrions à distinguer au niveau de la langue populaire, le seul niveau d'avenir qui soit, ce que peuvent et doivent être une langue écrite, une langue parlée, un dialecte et un patois. Connaissant notre langue à sa source plutôt qu'au confluent des usages toujours discutables, nous pourrions plus facilement et dans une meilleure unanimité, justifier, filtrer, choisir, aimer notre langue française québécoise.

Une troisième voie de libéralisation tournerait largement autour de notre religion traditionnelle. A cause du poids de l'héritage qui fait mal à plusieurs encore, nous nous devons de revérifier à l'école, au double niveau de l'objectivité scientifique et de la culture d'Occident, sans volonté missionnaire trop précise, sauf dans les écoles spécialisées, les idéaux judéo-chrétiens qui ont façonné l'homme québécois traditionnel. Le divin engendre la confiance, disait Héraclite. Profitons de la grande purification actuelle, douloureuse mais bienfaisante, par laquelle passe l'Eglise de nos ancêtres. Grâce à l'étude transdisciplinaire des phénomènes religieux populaires du Canada français et sans nous idéaliser et sans nous renier non plus, nous apprendrions les faits, nous nous aimerons mieux, nous rirons avec moins d'amertume, nous sacrerons encore mais en sachant au moins ce que nous disons.

L'amour de soi: première condition de l'amour des autres.

Mais "vrai comme je te dis", et vrai comme de vrai, il existe déjà en Occident d'outre-atlantique, une nation nordique franco-canadienne, un peuple québécois, seul Etat français d'Amérique. Le temps risquerait peut-être de lui jouer quelques mauvais tours si en remontant une fois de plus le fleuve de ses doutes et de ses bateaux-fantômes, il oubliait l'orientation normale de l'océan qui le mène aux autres pays. Allons, allons sans zigzaguer ni zigonner: "Filez, filez ô mon navire".

Qui marche à la rencontre du soleil, a son ombre derrière lui.

CENTRE DE PRESCRIPTIONS DU QUÉBEC
JEAN DICAIRE, L.Ph., Prop.
Pour Renseignements Appelez
Ligne directe pour extérieur - 1-800-361-6444
815, rue Provost, Lachine, 637-4441
4541, boul. St-Laurent, Montréal, 844-9335
815 Provost, Lachine
Lundi à vendredi 9 à 8
Samedi 9 à 12
4541 St-Laurent, Mtl.
Lundi à vendredi 9 à 6
Samedi 9 à 12

TEL. 642-5415
Jacques Simard, m. cl.
ENTREPRENEUR ELECTRICIEN
1030, 59e AVENUE, POINTE AUX-TREMBLES, MONTREAL

GUSTAVE HEBERT
AVOCAT
CONSEILLER JURIDIQUE
200 ouest, ST-JACQUES
MONTREAL

BUREAU: 842-1864
PIERRE ROBERGE, LL.L.
AVOCAT
200 ouest, ST-JACQUES
MONTREAL

Marcel Jacob md.
NOTAIRE
POINTE-CLAIRE

Paul Faucher
NOTAIRE
POINTE-CLAIRE

Pierre Marois
AVOCAT
31, RUE ST-JACQUES
SUITE 400
MONTREAL, P.Q.
TEL.: 842-9403

DOCTEUR JACQUES BOULAY
hématologue
Hôpital Saint-François-d'Assise

L. Ray Tétrault
Luthier
Ventes et réparations d'instruments à cordes 737,
rue Louise (près Boul. Roland Therrien) Longueuil.
674-6375

UNTERBERG, BOYER, GIROUX MAINVILLE, BONIN
AVOCATS
Montréal Laval
1980 ouest, rue Sherbrooke suite 700 Téléphone: 934-0841
221A, boul. des Laurentides Téléphone 667-2323
Raymond Boyer Paul UNTERBERG François Giroux Yvon Bonin
Pierre Richard Mainville

ALAIN BRABANT
AVOCAT
210, RUE ST-JACQUES
SUITE 200
MONTREAL, QUEBEC, H2Y 1L9 TEL.: 288-5243

EMMANUEL MARCOTTE
et associés
B. COM., A.V.A., LL. L.
ASSUREUR-VIE AGRÉÉ
35 boul. Gamelin, hull (québec) 771-7777

Tout ce qui s'imprime... nous l'imprimons...
Sauf le papier monnaie et les timbres postes...
m imprimerie
maurice simard
imprimeur - lithographe
TÉLÉPHONE: ST-JULIENNE - 831-2333
LIGNE DIRECTE MONTREAL - 866-3169
2188 RUE CARTIER, STE-JULIENNE, QUÉ. - JOK 270

BERNARD LANDRY
avocat
1117 ouest, rue Ste-Catherine
Montréal 848-5311
33 sud, St-Charles
Joliette
759-0420 et 588-5317
(direct Montréal)

Pierre Gagnon
385 est, rue Sherbrooke
Montréal 129, Qué.
Tél.: 288-8747 288-8767
Rés.: 326-1927

Robert Lussier
médecin
Centre médical de Repentigny

l'équivoque littérature du pays

On a suffisamment épilogué sur le phénomène de "nationalisation" qu'a connu la littérature québécoise après 1960 et sur toute la thématique du pays qui en a découlé, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en reparler ici. Constatons seulement la chose: les écrivains ont été au Québec, entre 1960 et 1968 environ, les grands producteurs d'un ensemble d'images auxquelles s'est identifiée la collectivité et les formulateurs les plus lucides de ce qu'on peut appeler une problématique nationale cohérente et ouverte sur l'action. Pensons à Miron, Aquin, Ferron, Major, Vadeboncoeur, Godbout et les autres. Sans eux, sans leurs romans, leurs poèmes ou leurs essais, le Québec de 1965 n'aurait certes pas eu la ferveur et l'allant que l'on sait.

Or, depuis 1968-1970 à peu près, ce mouvement a considérablement ralenti. Il s'est compliqué et même renversé du tout au tout. Des écrivains, ardents promoteurs de la cause nationale au cours des années précédentes, ont commencé à prendre leurs distances et voulu s'affranchir de cette espèce de mission qu'on tendait de plus en plus à leur reconnaître officiellement. Le "texte national" qu'ils avaient contribué à édifier s'est mis à leur peser. Aussi, ils ont cherché à regagner la marge, ôté leur tuque de patriote bruyant et repris, avec l'âge, leur liberté d'artistes. Le régiment s'est égaillé et chacun — ou presque — est rentré chez soi. Ils écrivent toujours, mais qu'ils le veuillent ou non, leur voix n'a plus d'émblee aujourd'hui l'écho innombrable de naguère.

Comment expliquer cette démobilité, ou cette lassitude?

On aura beau accuser les écrivains en question de vieillissement, de "mélancolie" ou de je ne sais trop quoi, la vraie raison est ailleurs, hors de leur pouvoir. Eux ont bel et bien fait leur travail: produire des images, susciter les énergies, et surtout éclairer la réalité et proclamer l'urgence de sa transformation. Or cette transformation, c'est-à-dire cet accomplissement politique de leur parole, ceux qui en auraient eu la charge, loin de l'assumer, ont tout fait pour la juguler et en différer l'échéance. C'est de leur côté à eux qu'est la véritable trahison, du côté de ces gouvernements qui, depuis 1968, ont donné au Québec l'exemple sans précédent de la lâcheté, de l'impuissance et de l'hypocrisie politiques. Jamais dans notre histoire tant de mesquinerie et de mensonge n'avait été appliqué à dénaturer et à ravalier systématiquement les aspirations populaires. Cela, c'est un fait connu, inutile d'insister.

Le masque du thème "québécois"

Revenons donc à nos écrivains. Après avoir élaboré, pendant des années, une thématique et une problématique nationales qui débouchaient logiquement sur la nécessité de l'indépendance, ils se sont trouvés, vers 1968, devant une situation politique qui, loin de réaliser effectivement cette nécessité, y devenait de plus en plus contraire, avec le résultat que, cette thématique et cette problématique étant empêchées de se renouveler faute de progrès dans l'ordre politique, ils se sont vus peu à peu condamnés à la redite et au piétinement sans fin. La question nationale, qui souvent avait nourri leur oeuvre, menaçait maintenant de l'enfermer dans une impasse.

Mais chose encore plus grave, cette thématique, qui pendant un temps avait non seulement exprimé la

réalité mais avait aussi agi sur elle et s'était laissé imprégner de son mouvement, une fois que la réalité commençait à se figer et cessait de lui répondre, cette thématique tendait elle-même à perdre de sa vivacité et de son pouvoir créateur, se vidait de ses vertus dynamiques et sombrait peu à peu dans le lieu commun. D'idée militante et libératrice qu'il avait été jusque-là, d'exigence vivante et positive, le thème "québécois", coupé de plus en plus de ses prolongements concrets, dégénérait en cliché et se mettait même, paradoxalement, à remplir une fonction aliénante, servant non plus à affirmer l'urgence d'une libération mais à masquer une dépossession de plus en plus profonde. C'est alors qu'on vit le pouvoir lui-même et les compagnies ("Quand on est Québécois...") le détourner habilement en leur faveur et par là le changer en pur mensonge. Ainsi la thématique du pays voyait ses vertus complètement inversées, et se mettait à dissimuler et à consolider par le fait même ce qu'elle visait d'abord à dénoncer et à détruire, subissant ainsi le sort de tant de pensées produites chez nous depuis deux siècles: l'équivoque.

Un beau joul de cire

La thématique du pays n'est donc pas morte quand ses premiers défenseurs ont senti le besoin de s'en éloigner. Elle a survécu, au contraire, et plus forte que jamais, mais porteuse désormais d'une ambiguïté qui la rendait aussi confuse que stimulante. D'autres écrivains, venus après ses "inventeurs", cessèrent alors de l'alimenter et de la créer, pour se mettre maintenant à l'exploiter. Cette expression: le "peuple québécois", qui désignait jusque-là une réalité en train de se faire, un projet, une lutte,

chez eux s'assécha, se rapetissa et donna lieu à toutes les formes de tribalisme. Québécois devint synonyme de joul, de patenteux, d'analphabète, de pittoresque et de tout ce que vous voudrez. Et pendant que se livraient ces luttes héroïques contre le français et pour la p'tite culture, les choses, elles, demeuraient les mêmes: nous étions, et avec plus d'allégresse que jamais, des Canadiens français. Ainsi les idées libératrices finissent-elles parfois par entretenir l'illusion de la liberté qui, comme chacun sait, est la meilleure assise que puisse trouver la domination pour se perpétuer.

On peut dire, pour rendre compte de ce phénomène, que la thématique du pays, qui combinait avant 1968 les deux exigences: culturelle et socio-politique, s'est vue réduite au seul domaine culturel après la fondation du P.Q., qui a en quelque sorte pris en charge l'autre revendication, et que cette réduction, fatalement, la vouait au piétinement quasi-terroriste (car c'est bien de cela qu'il s'agit). C'est peut-être ce qui explique, en partie du moins, l'espèce de désaffection dont souffre actuellement la cause nationale auprès de bon nombre d'écrivains, qui se réfugient, qui dans la nouvelle culture, qui dans un brechtisme déconnecté, qui dans l'indifférence pure et simple. Il faut donc, pour sortir de ce cul-de-sac, que les écrivains cherchent une nouvelle articulation du politique et du culturel, ne serait-ce, comme le suggérait Jacques Godbout (Liberté 92), qu'en réclamant jusqu'à ses extrêmes conséquences la fameuse "souveraineté culturelle". Autrement, c'est peut-être le peuple québécois lui-même qui deviendra finalement ce qu'on aura voulu faire de lui: un beau joul de cire, une belle figure de style.



par
François
Ricard

il nous faut notre terrain

Tôt le matin, j'étais passé prendre Marcel Pépin à la prison d'Orsainville, où la sociale-démocratie de M. Bourassa l'avait impérativement hébergé durant la fin de semaine.

Au Saguenay, 2.000 travailleurs à l'emploi de la compagnie Price étaient en grève depuis deux mois. Après la tournée des lignes de piquetage, nous étions dans une salle avec une centaine de grévistes de Kénogami. La politique, le socialisme, le Québec, tout y passait. J'ai d'ailleurs souvent remarqué que c'est à l'occasion de grèves que les discussions et les échanges sont les plus fructueux. Sans doute parce qu'il est, d'une certaine façon, dégagé du quotidien, le gréviste a davantage l'occasion de se situer.

C'est alors que nous parlions du Québec qu'un des travailleurs présents lança cette phrase qui n'a pas cessé, depuis, de trotter dans ma tête, et qui me semble illustrer une position pleine de bon sens qui repose des futilités élocubrations de plusieurs docteurs.

"On peut bien, dit-il, décider du nombre de pièces qu'aura notre maison, discuter des cloisons du deuxième étage. Mais il ne faut pas oublier que ce qui presse, c'est d'avoir un terrain pour la bâtir, notre maison. Tant qu'on aura pas notre terrain, on va faire rien que des plans".

Un communiste français

Cette histoire de terrain m'est revenue à l'esprit

à la fin d'avril alors que j'étais à Paris et que le vieux leader communiste Jacques Duclos est décédé.

En plus des quelque 150.000 travailleurs présents aux obsèques sous une pluie torrentielle, certains aspects de l'éloge funèbre prononcée par le secrétaire général du PC Georges Marchais m'ont frappé. De Duclos, ce dernier disait: "Pour lui, lutte révolutionnaire et grandeur nationale ne se séparaient pas. Il a toujours été un patriote ardent, un champion de l'indépendance nationale".

Pourquoi, me suis-je alors demandé, un militant de gauche peut-il être, de ce côté-là de l'Atlantique, un champion de l'indépendance nationale de son pays alors que cette même motivation est souvent considérée chez nous comme sujette à caution?

Le lendemain, dans l'Humanité, j'ai obtenu une partie de la réponse. Dans un éditorial intitulé "Le terreau", on parle de l'histoire de France, du peuple, de ses racines. Dans ce coin-là, ces choses ne sont pas à l'index. Elles ne sont pas seulement le fait d'une catégorie de nationaux adeptes du goupillon et de la nation, mais sont intégrées par la gauche dans le dessein toujours présent de la libération nationale.

Nous n'avons pas à avoir honte ni de nos racines ni du terreau dans lequel elles s'implantent et s'incrument.

Non seulement il nous faut découvrir de quel peuple nous parlons, mais encore faut-il en parler, de ce peuple.

A l'inverse, négligeant cette réalité, certains internationaux tentent de réduire le projet de libé-

ration québécoise à une guerre de dentelles entre Ottawa et Québec. Amenant Mao à la rescousse, ils nous apprennent qu'il s'agit là d'une contradiction secondaire qui a le tort de masquer la contradiction principale, soit celle opposant la classe ouvrière à l'impérialisme américain.

Si on veut. Mais je retiens surtout de Mao qu'il n'a pu commencer à faire quelque chose pour la Chine que le jour où la Chine a cessé d'appartenir aux Anglais, Japonais et autres coloniaux. Que le jour où les Chinois ont eu un pays.

Le réel et l'accessoire

Il y a, bien sûr, l'accessoire et le réel.

Et l'accessoire a souvent, et d'une façon bien artificielle, pris avantage sur le réel. Par le biais de la bourgeoisie qui assoyait son pouvoir en jouant sur deux plans. Dans son rapport moral déposé au congrès de la CSN en juin 74, Marcel Pépin décrivait ainsi ce double jeu des élites. "Combien de discours enflammés du 24 juin ont été suivis le lendemain de redditions dont nous souffrons encore en tant que peuple? Les mêmes ciseaux servaient à l'inauguration des défilés patriotiques et à l'abandon aux étrangers de nos richesses collectives. Comment s'étonner dans ces conditions que le monde ne croie plus ces tristes farceurs?"

Mais le réel, même manipulé par ces élites, était toujours présent. Il l'est encore.

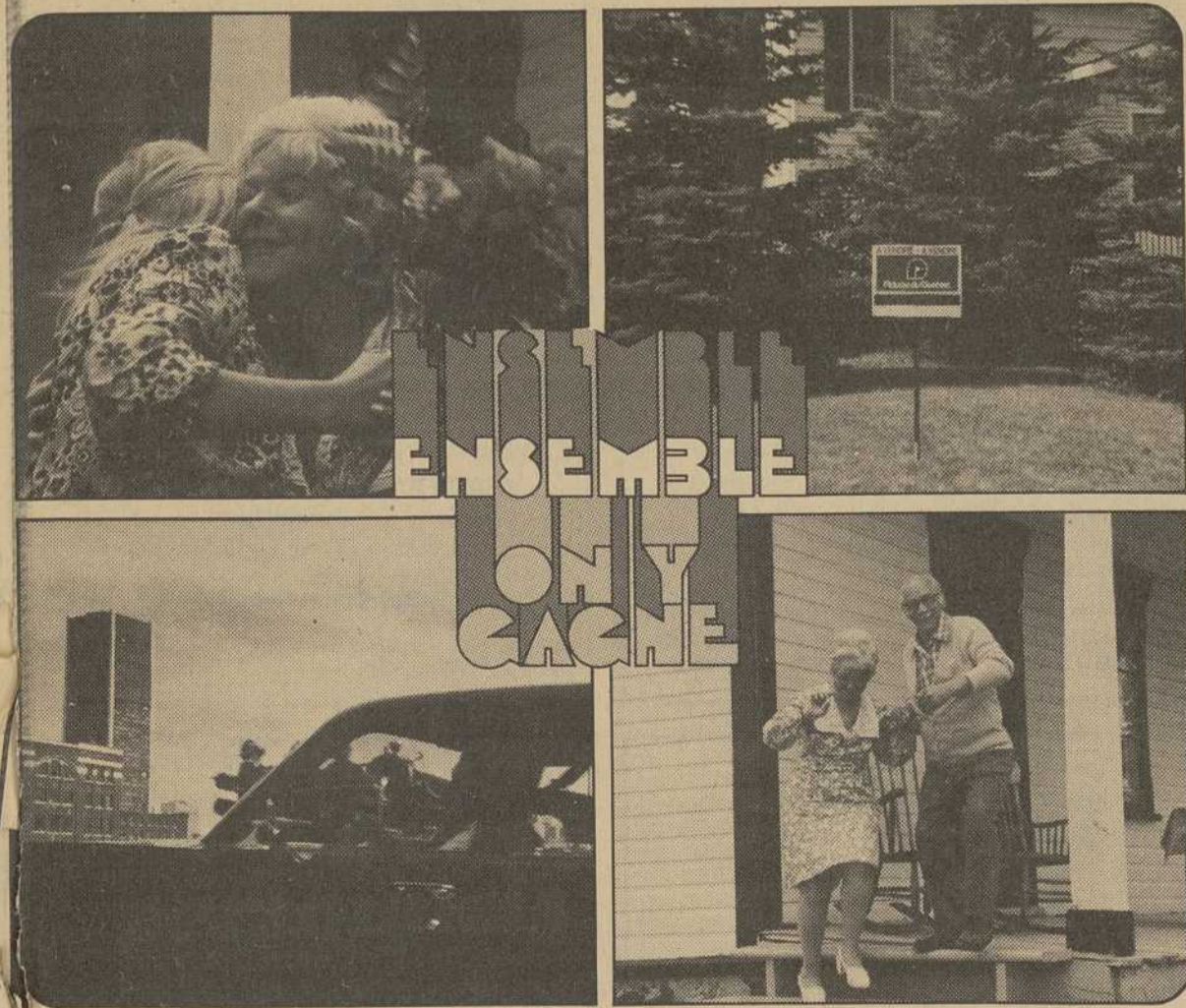
Il faut maintenant s'atteler à la tâche de le chercher, de le découvrir, de le mettre en évidence. Il faut s'emparer de notre terrain.



par
Michel
Rioux

LE MOUVEMENT DES CAISSES POPULAIRES DES JARDINS

**la solution appropriée
à vos besoins
personnels et collectifs**



1.260 CAISSES POPULAIRES DES JARDINS • 10 UNIONS RÉGIONALES
LA SOCIÉTÉ D'ASSURANCE DES CAISSES POPULAIRES • L'ASSURANCE-VIE DES JARDINS
LA SAUVEGARDE, COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE
LA SÉCURITÉ, COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES DU CANADA
LA FIDUCIE DU QUÉBEC • L'ASSOCIATION COOPÉRATIVE DES JARDINS
LA FÉDÉRATION DE QUÉBEC DES CAISSES POPULAIRES DES JARDINS

AUTANT DE SERVICES, AUTANT DE POSSIBILITÉS.
C'EST ÇA LE MOUVEMENT DES CAISSES POPULAIRES DES JARDINS.

**Hommage, aux
Canadiens français**

**Harpell's
Press
Coop.**

Imprimeur et relieur,

**on
peut
vaincre
le
cancer**

**SOCIÉTÉ
CANADIENNE
DU CANCER**

"TELLE SOCIÉTÉ, TELLE ÉCOLE"

Il y a trois (3) ans, certains penseurs officiels ont taxé la C.E.Q. de se livrer à des exercices de logomachie marxiste lorsque nous avons adopté comme document de travail notre manifeste: "L'École au service de la classe dominante". Depuis quelque temps, des commentateurs, en mal de dénigrer notre approche, disent que nous ne faisons que répéter une vérité connue depuis toujours et qu'il en est ainsi dans tous les systèmes ou régimes.

Depuis trois (3) ans, on a trouvé moyen en divers milieux de nous attaquer parce que nous remettons en cause le sens et l'orientation de notre travail et non plus seulement nos méthodes de travail, ou le cadre physique et pédagogique où s'inscrivent nos activités.

Comment se fait-il que les enseignants qui réclamaient, il y a quelques années, la polyvalence, le décloisonnement, le progrès continu, les options graduées, les activités para-scolaires, l'audio-visuel, des bibliothèques scolaires, les méthodes actives, passaient pour des enseignants "professionnels"? Alors qu'aujourd'hui, des enseignants qui critiquent le rôle social qu'on leur fait jouer — et qui, de ce fait, se critiquent eux-mêmes —, qui analysent le rôle de l'école en fonction des classes sociales existantes et des "valeurs" de la société capitaliste où nous sommes, ne seraient que des agitateurs irresponsables?

N'ayons pas peur de nous le dire clairement: tant que les enseignants acceptaient, docilement et "passionnément", de transmettre les valeurs du système, tant que nous nous contentions de rendre plus efficace et plus productif ce système de transmission de l'ordre établi qu'est le rouage scolaire, nous avions droit à certains égards officiels, comme partenaires des autres agents de l'éducation. Mais du moment que nous affirmons et prouvons que l'école n'est pas neutre, que l'école favorise la reproduction des classes sociales telles qu'elles existent, que l'école n'est pas vraiment démocratisée, i.e. mise au service des intérêts de la majorité, on nous considère "comme des adversaires politiques", ce qui équivaut à mettre un point final à la discussion.

La réalité est dure: telle société, telle école. La minorité de possédants a des intérêts très précis en jeu et elle n'entend pas qu'on joue dans ses plate-bandes.

L'ÉCOLE QUÉBÉCOISE EST ASSERVIE AUX BESOINS DES ENTREPRISES

Malgré les discours sur la "démocratisation de l'école", on sait que la réforme scolaire visait avant tout à adapter l'école aux besoins des entreprises. "Les tâches fractionnées du travail à la chaîne n'exigeant pas d'autre formation qu'un bref apprentissage de quelques heures, l'industrie, au stade de la production en série, a pu utiliser en abondance et à bon marché des travailleurs peu instruits ou peu spécialisés. Mais le progrès industriel change ces conditions. La mécanisation croissante et récemment l'automatisation de l'usine exigent un personnel qualifié et instruit, lit-on dans le rapport Parent.

Les ajustements considérables qui étaient nécessaires pour doter le Québec d'un réseau scolaire public modernisé et unifié de l'élémentaire à l'université comprenant: la création de polyvalentes, de C.E.G.E.P., de constituantes de l'Université du Québec, impliquaient des coûts très importants.

Dès 1962, soit avant le rapport Pa-

rent, le Comité d'étude sur l'enseignement technique et professionnel, présidé par Arthur Tremblay (1), en arrivait à la conclusion suivante:

"Si l'on veut exercer une action sur les coûts de l'enseignement, de façon à rendre l'enseignement professionnel moins dispendieux qu'il ne l'est à l'heure actuelle, c'est par la manipulation des variables susceptibles d'influencer le nombre d'élèves par professeur dans chaque institution qu'on y parviendra". (2)

Les ratio: c'était la solution aux problèmes d'un régime conduit d'une part à admettre un allongement de la scolarité des masses pour répondre à ses propres besoins (développement technologique + main-d'œuvre plus qualifiée = plus de profit) et d'autre part à chercher des solutions qui, tout en lui permettant de puiser à son profit dans la main-d'œuvre ainsi formée, devraient réduire les coûts du système d'éducation. Les économies ainsi réalisées sur le dos des travailleurs de l'éducation permettraient d'allouer davantage à la "mission économique" du Gouvernement (traduire: subventions directes aux entreprises, exemptions d'impôts, recherches industrielles, développement de l'infrastructure...).

Le système de ratio a permis, au cours des six (6) ou sept (7) dernières années, des économies de coûts considérables en faisant porter par les enseignants du secondaire et des C.E.G.E.P. le développement professionnel dans les commissions scolaires et les C.E.G.E.P. On voit maintenant pourquoi le Gouvernement tenait avec autant de fermeté à ses normes même au prix de la dégradation de la qualité des services.

Les travailleurs de l'enseignement sont de plus en plus nombreux à se rendre compte que l'école publique, gratuite (?), qu'on nous présente comme la preuve du caractère démocratique de notre société, n'est en fait que la réponse aux impératifs du système de production capitaliste, à son stade actuel de développement.

Nous constatons que dans ce système d'éducation qu'on a tenté de réformer, i.e. d'adapter aux besoins du grand capital, "l'égalité des chances" reste un mythe; que les étudiants sont répartis, presque conformément à leur origine sociale, dans des voies et des secteurs séparés par des cloisons difficilement franchissables; que l'orientation des étudiants repose essentiellement sur les échecs et les retards scolaires et conduit à lancer par palier successif, sur le marché du travail, une main-d'œuvre promise à la déqualification, à l'exploitation et au chômage; bref, que l'enseignement professionnel est au service des besoins "immédiats" du patronat.

Alors que l'école publique est de plus en plus attaquée et mise ouvertement en compétition avec l'école privée, à même les fonds publics, les conditions de travail des étudiants et des enseignants du secteur public se détériorent d'année en année (locaux surchargés et inadaptés, "réformes" successives imposées sans préparation et sans moyen, incertitude de l'avenir pour les étudiants et leurs parents et insécurité d'emploi pour les enseignants...), situation qui engendre une dépendance accrue des enseignants sur le plan professionnel et conséquemment une réduction de leur taux d'initiative.

L'école est une conquête des travailleurs

Au Québec comme ailleurs, la hausse de la fréquentation scolaire a été con-

quise et payée par les travailleurs; le développement "formel" des services d'éducation que nous avons connu ces dernières années a généralement été accueilli, au début, avec intérêt par les travailleurs: enfin leurs enfants allaient avoir accès aux connaissances et à la formation qui leur avaient manqué, croyaient-ils comme pour se consoler de voir leur impôt sur le revenu et leur taxe scolaire grimper d'année en année.

Mais d'autres forces veillaient au grain et y veillent plus que jamais.

L'industrie, après avoir satisfait ses besoins immédiats, n'est pas intéressée à ce que le gouvernement autorise les futurs travailleurs à acquérir une formation initiale large et véritablement polyvalente, sur le plan général et professionnel. Des pressions précises du patronat se sont faites sentir lors de l'enquête du Conseil supérieur de l'éducation sur l'enseignement collégial et les politiciens ont tôt fait de lorgner de ce côté.

Ces exigences du pouvoir économique (et de leurs correspondants politiques) ont été les facteurs dominants qui ont provoqué "la réforme" des années 1960, tout juste assz longtemps pour que l'école produise une main d'œuvre plus abondante et plus diversifiée qu'auparavant. Mais les intérêts réels, fondamentaux et permanents des travailleurs et de leurs enfants, n'en ont pas moins été relégués au second plan.

Comment expliquer autrement que l'école actuelle comporte à tous niveaux une proportion croissante d'étudiants dits "inadaptés et retardés"? (Nous ne croyons pas que ce soit dû seulement à l'efficacité accrue du dépistage!) Comment expliquer la reconstitution au secondaire et au collégial de véritables filières sociales, aussi ségréguées que les secteurs de l'ancien système? D'où vient cet enseignement professionnel — subdivisé en "court et long" — si détaché des préoccupations de formation scientifique et technologique polyvalente et si mal conçu qu'il ne permette pas le passage du niveau secondaire au collégial?

D'où viennent ces grands monstres de polyvalentes où l'on peut difficilement enseigner de façon convenable la langue maternelle; où l'histoire et la géographie nationales n'ont pas leur place effective; où ne s'enseigne que de façon négligeable les sciences, les arts et l'éducation physique? D'où viennent ces pressions pour accélérer la division de l'enseignement général et de l'enseignement au collégial, pour réduire sinon éliminer l'enseignement de la philosophie et des sciences sociales?

Aurait-on peur que les travailleurs puissent comprendre le système et aspirer à en prendre le contrôle? Le taux de chômage n'a jamais été aussi élevé; qu'on ne vienne pas dire que cet enseignement professionnel (à courte vue) assure un emploi aux travailleurs. Au contraire, on a cherché à développer des "fragments" de notre potentiel humain de manière tout juste suffisante à combler certains besoins économiques immédiats. C'est exactement ce que fait ce même pouvoir économique quand il "développe" nos richesses naturelles: il coupe à banc nos forêts, démolit nos centres-villes, pollue notre environnement part avec nos ressources les plus précieuses et nous laisse porter le coût social de cette exploitation. Ici et là: dans l'école et la société même comportement sauvage d'exploitation sans égard réel aux intérêts de la population concernée.

LE BUDGET DU QUÉBEC EN 1975 EST AU SERVICE DU CAPITAL

Le gouvernement n'est pas "le répartiteur de ressources au service de tous" que certains s'attardent à considérer: son dernier budget démontre en noir sur blanc qu'il se fait l'outil actif des intérêts du capital, aux frais des particuliers.

- ce budget va chercher quatre cent cinquante millions (\$450,000,000) de plus par le biais de l'impôt sur les particuliers et la taxe à la consommation et trente millions (\$30,000,000) de moins sur les profits des sociétés.
- ce budget se nourrit à même la taxe sur l'inflation des prix et la perte du pouvoir d'achat des salariés.
- ce budget déguisé en "mesures sociales progressistes des ajustements techniques mineurs aux salariés" en deçà du seuil de pauvreté.
- ce budget, financé à soixante quatre pour cent (74%) par des particuliers, va permettre une réduction du taux d'impôt à l'intention des monopoles, va multiplier les concessions au secteur manufacturier et va recourir de façon accentuée au financement extra-budgétaire.
- tout compte fait, la mission "éducation" n'occupe plus que 22.8% des dépenses réelles de l'Etat (24.6% en 1973-1974) et que 7.1% du produit national brut du Québec (moyenne canadienne estimée à 8.7%).
- en 3 ans, les fonds publics détournés vers l'enseignement privé auront probablement triplé, alors que le secteur public n'obtient même pas les normes nécessaires pour faire face à l'inflation.
- la formation générale et socio-culturelle des adultes en 1975-1976 va reculer de vingt-six pour cent (26%) et la formation professionnelle augmenter de quatorze pour cent (14%).

L'analyse de ce budget, de même que les quelques questions d'orientation du système que nous avons formulées ci-dessus nous portent aux conclusions suivantes:

- nous sommes en régime capitaliste et l'école dite publique n'est pas plus au service de la majorité que ne l'est le système lui-même.
- cette soumission de l'école aux intérêts économiques privés se reflète d'abord à l'intérieur du système scolaire "public", par les valeurs qu'on y véhicule, par la sélection-élimination qui s'y produit, par la réduction de la formation de base qu'on y organise, et accessoirement, comme si le reste ne suffisait pas, par le financement public de l'école privée.
- comme travailleurs de l'enseignement, ayant choisi au niveau des instances statutaires de notre mouvement syndical de mieux servir les intérêts de ceux qui forment la majorité de cette société, nous croyons que le temps est venu d'analyser la fonction "éducation" selon une perspective tenant compte des intérêts économiques et politiques des classes sociales en présence.

Et nous croyons qu'en cette fête nationale les québécois ne seront pas insensibles aux efforts que nous faisons ni indifférents à l'invitation de concourir à remettre leur école à ceux qui la financent et qui en espèrent quelque chose pour eux et non pour une minorité de possédants.

Yvon Charbonneau,
président de la CEQ.



centrale de l'enseignement du québec

Les membres du Parti québécois de la région de la capitale nationale se joignent aux autres québécois pour fêter la St-Jean.

LOUIS-HÉBERT
JEAN-TALON
CHAUVEAU
CHARLESBOURG
TASCHEREAU
LÉVIS
PORTNEUF
BEAUCE-NORD
LOTBINIÈRE
MONTMAGNY
L'ISLET
BELLECHASSE
CHARLEVOIX
LAURIER
MONTMORENCY
LIMOILOU

Conseil régional du Parti québécois de la capitale nationale.



Nous sommes tous de la Fête!

Parti Québécois
Cté Rouyn-Noranda
C.P. 61 Rouyn, Québec

Un pays, il faut bâtir ça

La St-Jean, il faut fêter ça!

Parti Québécois
comté Crémazie



PARTI QUÉBÉCOIS / ST-JACQUES

C'est à l'occasion d'une fête nationale qu'un peuple en devenir manifeste sa volonté de nationaliser son pays.

C'est à l'occasion de la St-Jean que les Québécois et Québécoises démontrent leur détermination à devenir une nation heureuse...



Claude CHARRON

D'une fête à l'autre...
est-ce que l'on avance?



Parti Québécois Abitibi-Est



Fédération Nationale des Enseignants québécois

La solidarité autour de l'identité, de la dignité et du pouvoir s'établit à partir du village, du quartier, de l'usine, de l'école et du pays mais doit s'élargir à ceux qui, ailleurs, font la même lutte. Cette solidarité vise la libération des masses laborieuses à qui cette libération doit profiter.

DÉCOUVREZ LE VRAI SON

De la feuille qui tombe,
du tonnerre, de la musique rock.

Nous avons les chaînes de haute-fidélité qui répondent à vos besoins.

Du système de son le plus modeste au plus dispendieux.

Nos experts vous guideront sur les voies de la haute-fidélité.

Nous fêtons avec vous!

LES SPÉCIALISTES DE LA HAUTE-FIDÉLITÉ DANS L'EST

SONOTRONIC Ltée

472, Notre-Dame Repentigny

581-8050

Québécois salut!

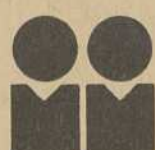


Syndicat des employés de l'Hydro-Québec, local 2000

Le français, langue de travail.

Un pas des plus importants pour atteindre le plein épanouissement de notre nation.

C'est une des priorités du mouvement syndical québécois



SYNDICAT DES FONCTIONNAIRES MUNICIPAUX DE MONTRÉAL (CSN)



LES VRAIS QUÉBÉCOIS

- o célèbrent leur FÊTE NATIONALE
- o lisent le JOUR
- o adhèrent à leur SOCIÉTÉ NATIONALE

FORMULAIRE D'ADHÉSION

Nom _____

Adresse _____

Tél. _____ Age _____

Occupation _____

Signature _____

La cotisation annuelle est de \$5.00 (étudiant \$2.00).

Veillez inclure le formulaire complété et le montant requis dans une enveloppe adressée comme suit:

LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL
1182, boul. Saint-Laurent,
Montréal, Qué.



par
Robert
Cliche

les provinces du Québec

Individuellement, on porte son cœur à droite, au centre, ou à gauche, selon son éducation, sa mentalité, ses croyances, sa conscience sociale, à défaut d'une pensée politique. Collectivement, depuis 1760, on le porte la pointe en l'air comme une antenne qui capte les ondes dangereuses ou les courants propices, qui s'incline, instinctivement selon les bons vents ou les tempêtes historiques. Une antenne sensible, branchée à même l'âme collective toujours tournée vers son destin: durer, volonté qui s'est manifestée par des comportements, une manière d'être, de s'exprimer. Il s'en dégage une continuité qui en s'inscrivant dans le temps a créé la tradition.

Mais le patrimoine populaire, en s'exprimant, en s'enracinant dans des régions éloignées l'une de l'autre sans moyen de communication, ne pouvait s'enrichir qu'en se diversifiant selon la géographie physique, les besoins et les caractéristiques de chacune de ces régions, lesquelles sont ainsi devenues des "provinces".

Sur cette même lancée, dans une ardeur intempestive mais significative, une paroisse de notre coin, en tirant des conclusions hâtives a même failli devenir république. La République indépendante de Saint-Méthode d'Adstock! Toute une population anti-conscriptionniste voulait la proclamer en 1918. Le drapeau papal claqua au toit des maisons, les documents du gouvernement flambèrent devant le bureau de poste, pendant qu'une procession solennelle avançait gravement dans la rue principale, au rythme lent des chevaux qui portaient au cou des images du Sacré-Coeur. La République indépendante de Saint-Méthode, si elle illustrait un principe valable d'autodétermination, en poussait un peu loin la démonstration!

Pouvoir analyser un peuple, c'est l'observer, le juger: c'est déjà s'en être détaché. Aussi, il n'est pas facile pour nous de parler d'un peuple dont on fait partie et pour qui on ressent un attachement viscéral. Il est certain cependant que l'honnêteté et la modestie commandent de ne point parler en son nom comme trop de "cous fins" ont la prétention de le faire depuis quelques années. Qui en parlent de loin, du haut de leur savoir, de leurs théories avec

le snobisme sournois qui est celui de l'esprit. Il y a cette autre espèce de "cous fins" qui par électronique, étudient le langage de l'informatique: ils déplacent des villages, changent la vocation d'un autre, créent des sous-développés et perdent un temps fou à les convaincre qu'ils sont aliénés, qu'ils doivent se regrouper en ville pour pouvoir se recycler!...

Ce jour-là, nous étions assis sur la levée de clôture d'une terre abandonnée que nous venions d'acheter pour la reboiser. C'était l'heure de la croûte, partant de la conversation. Nous étions fiers de notre boisé, de notre projet, de nous-mêmes allant jusqu'à nous glorifier d'avoir "le courage de planter à notre âge"! — Moi aussi ça m'en prend bougrement, nous répondit cet homme que nous venions d'engager, ça m'en prend en maudit du courage parce que cette terre-là, c'est moi qui l'ai déboisée.

Ce peuple d'ici et de maintenant

Pour être optimistes en ce beau jour de la Saint-Jean-Baptiste, disons que les situations tragiques, les conflits majeurs sont positifs: ils permettent à un peuple de juger. La scène s'éclaire sous la lumière des événements: c'est le grand jeu. Dirigeants et penseurs s'y retrouvent chacun dans son rôle, avec son propre scénario. La collectivité, transformée en auditoire, observe avec sagesse et acuité. Elle démasque les imposteurs, ceux qui jouent pour la coulisse, qui pérorent par pur intérêt personnel ou tout simplement par vanité, qui ne doutent de rien parce qu'ils ont toujours raison.

De quel peuple parlons-nous? Le plus souvent de celui avec qui nous vivons et dont nous sommes. Il est circonscrit dans l'espace, habitant une vallée aux côtes harmonieuses qui a dompté la nature et harmonisé son pays. Ce n'est pas un peuple de la mer, à peine celui de la forêt.

Circonscrit dans l'espace, oui... mais circonscrit aussi dans le temps. Ce peuple ne vit ni dans le passé ni dans l'avenir. Il s'efforce de ne point briser la ligne de son destin dont il ne parle jamais, se méfiant de ceux qui veulent, sans le consulter, lui indiquer les voies à suivre.

De quel peuple parlons-nous? Il est difficile de parler d'un peuple québécois qui se réfère à un seul concept nationaliste différemment formulé alors qu'il devrait être la somme de chacune de ses parties et se retrouver dans chacune d'elles. Il y a Paris et la France; y aura-t-il bientôt Montréal et le Québec avec tout ce que cela suppose d'ostracisme. Il est peut-être plus juste de parler des peuples du Québec, parmi lesquels nous choisissons celui qui nous touche davantage et que nous connaissons jusque dans ses groupes particularisés: les habitants des comtés frontaliers qui trouvent "qu'on parle mieux français à Lewiston qu'à Montréal, qu'aux États tout le grément est moins cher et que la seule différence en fait c'est qu'ils fêtent la Saint-Jean-Baptiste le 4 juillet".

Les charismatiques qui voudraient à nouveau tutoyer Dieu et le somment de venir parmi eux pour leur faire oublier qu'ils sont las d'une société qui les étourdit à coup de publicité, de mensonges, de faux besoins et qui les dépossède.

Les créditistes qui furent les premiers contestataires à former un parti politique populaire rural et qui pour la première fois dans l'histoire du Québec, choisirent leurs dirigeants et leurs députés dans leurs rangs.

Une "mitaine" comme église

Les 70,000 Beaucerons qui ne voudraient jamais assimiler les derniers anglophones bilingues qui vivent parmi eux — ils ne sont plus que 121 — histoire de participer avec humour au bilinguisme! Qui, loin de se sentir menacés dans leur identité ont plutôt le verbe haut du vainqueur qui a su imposer sa loi.

Et pourquoi ne seraient-ils pas triomphants, eux qui dès le milieu du siècle dernier, par vagues successives commencèrent l'envahissement des cantons de l'Est, délogèrent les Loyalistes, ferme par ferme. Dès qu'ils avaient réussi à s'infiltrer en douce, sur la pointe des pieds, l'attaque portait sur les conseils municipaux et les commissions scolaires. Ils annonçaient leur présence humblement, sans la commenter, sans avoir l'air d'en tirer parti. Mais, dans le maquis, ils ourdissaient la trame de l'assaut final: gagner les prochaines élections municipales et scolaires. Nous nous révélons au mieux dans la clandestinité, maniant la ruse, l'astuce avec une opiniâtreté souvent récompensée.

Le résultat du scrutin éclatait comme une bombe, avec la fulgurance d'une vérité qui éclate. Les francophones, le sourire en coin et l'oeil amusé jouaient la surprise devant les anglophones sidérés. "Se peut-il, Good Lord, qu'ils aient appris si facilement les règles de la démocratie? One man, one vote, but when you are the majority, you run!"

Les anglophones, allaient piquer au bord de la route l'écriteau "Terre à vendre — For sale".

Au lieu de bâtir une église catholique, on achetait la "mitaine" protestante maintenant déserte, et à coups de goupillon et de beaucoup d'eau bénite, elle était reconvertie. Springhill devenait Nantes et Woburn, Notre-Dame des Bois...

Ces francophones avaient appris des anglophones démocrates le principe ambigu et dévié de la démocratie qui consiste pour la majorité à se donner tous les pouvoirs qu'elle croit devoir prendre.

À TOUS LES QUÉBÉCOIS

SALUT!

Yves Duhaine, avocat et procureur
Shawinigan
Cté St-Maurice

Bonne fête Québécois

Brome - Missisquoi
Frontenac
Johnson
Mégantic-Compton
Orford
Richmond
Sherbrooke
St-François



Conseil régional du Parti québécois de l'Estrie

À l'occasion de la fête des Canadiens français,

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

vous proposent

de CLAUDE CRÉPAULT et ROBERT GEMME

LA SEXUALITÉ PRÉMARITALE — Étude sur la différenciation sexuelle des jeunes adultes québécois

\$6.95

de JACQUES LAZURE

1) LA JEUNESSE DU QUÉBEC EN RÉVOLUTION

broché \$3.80
format de poche \$2.50

2) L'ASOCIÉTÉ DES JEUNES QUÉBÉCOIS

\$4.00

3) LE JEUNE COUPLE NON MARIÉ - Une nouvelle forme de révolution sexuelle (a paraître pour la rentrée)

En vente chez votre libraire et chez l'éditeur



les presses de l'université du québec

C.P. 250, Succursale N, Montréal H2X 3M4, Tél. 876-8056

C'est
notre
fête!
entre Québécois,
faut se donner
un bon coup
d'pouce!



Brasserie au Québec par la Brasserie Labatt Limitée

le cantique de saint-jean

par
Gilles
Derome

Oh! pauvre petite tête... (Mallarmé)

La vie syndicale intéresse tout le monde. La corruption syndicale aussi. C'est ce qu'aura démontré la commission Cliche. Les patrons, les multinationales, les fonctionnaires, la pègre, les hommes politiques, les non-syndiqués, les média d'information. Nous sommes tous preneurs et plusieurs têtes vont tomber. La vie culturelle intéresse aussi tout le monde. L'aventure la plus singulière de l'artiste le plus isolé: Louis Archambault le sculpteur, Gabriel Contant le peintre, Gilles Tremblay le compositeur... L'aventure de ces artistes éloignés des arts du show-bizz, par son "exemplaire" rejoint celui qui les ignore.

De la dignité humaine...

Deux événements récents m'invitent à réfléchir. Le premier, la publication du rapport de la commission Cliche. Le second, une double exposition: celle d'Hélène Gagné au Musée d'Art Contemporain et celle de Louise Doucet Saito à la Guilde des Métiers d'Arts. Qu'est-ce que deux expositions de deux jeunes femmes céramistes ont affaire avec la commission d'enquête sur l'exercice de la liberté syndicale? Si ce n'est qu'elles témoignent magnifiquement de la liberté acquise par ces deux artistes et qu'elles ont fait leur étonnante apparition au même moment que le rapport. Elles témoignent surtout,

superbement, de la dignité humaine. A la page 124 du rapport Cliche, il y a ce mot: "la corruption syndicale n'est pas un vice solitaire." Nous sommes tous embarqués. Et je puis dire que, dans l'aventure de Borduas, de Grandbois, d'Hélène Gagné, de Louise Doucet Saito, il n'y a pas non plus de vice solitaire. Nous sommes profondément impliqués.

L'avenir

Nous avons le devoir de dire ce que devrait être une saine politique des affaires culturelles. Les argents dépensés par notre ministère, sont nos argents. Plus sérieux encore, ils exercent un grand pouvoir sur notre "imaginaire". Quelle est la part de ces argents qui retourne au passé et celle qui ouvre sur l'avenir? Avons-nous seulement les moyens de sauver nos vieilles pierres? Quelle est la part donnée aux arts d'interprétation et celle qui sert la création? Se faire la voix en jouant Wagner et Claudel, c'est très joli. Faudrait peut-être, surtout favoriser la naissance d'un Wagner et d'un Claudel. Quelle est la part réservée aux parasites? Une étude sur Hugo et Savard, c'est intéressant. Ce qu'il faudrait c'est de développer un milieu qui donne le goût et qui permette de tenter l'aventure de Hugo et de Savard. Ne pas imiter Eschyle, disait à peu près Ramuz, mais se demander ce qu'Eschyle ferait au Québec en 1975. Le seul critère d'efficacité d'un ministère des Affaires Culturelles est là: dans quelle mesure nos argents misent-ils sur l'avenir? Et s'il en reste, pensons aux interprètes... et s'il en reste encore, aux vieilles pierres.

Accepter demain...

La culture est pour plusieurs, chose passée et collective. C'est faux. Pensons à Joyce et à Thomas Wolf. La culture est oeuvre future et solitaire. Les auteurs d'un autre rapport, celui des Communications de Masse, signalent que le rôle de la télévision est d'aider la population à comprendre et à accepter le changement. On parle évidemment d'une télévision idéale. Le rôle du ministère des Affaires Culturelles, c'est aussi d'aider les populations à comprendre et à accepter demain. C'est jusqu'à un certain point, de faire naître demain. C'est de donner autant, sinon plus, aux cinéastes qu'aux distributeurs de films. C'est de donner autant, sinon plus, aux auteurs qu'aux acteurs. C'est de donner autant aux interprètes et aux compositeurs. C'est de donner plus aux peintres qu'aux historiens. Infinitement plus aux inventeurs qu'aux répétiteurs. Dix fois plus aux poètes qu'aux critiques.

Le goût de vivre...

L'art, pour plusieurs, est une chaise berçante. On s'assoit. On écoute Mozart. Et la vie continue. A l'époque, nous n'aurions pas entendu Mozart. Ni Bach, ni les autres. Nous étions en train de nous bercer, ce que nous faisons encore aujourd'hui, à la cadence de leurs ancêtres. Van Gogh n'a vendu qu'une seule toile, à son frère. Faut voir quel rôle jouait le ministère des Affaires Culturelles de son temps. A quoi servaient nos argents? La corruption

syndicale n'a jamais été un vice solitaire. La création non plus. Borduas, Mallarmé, Hélène Gagné, Louise Doucet... des oeuvres nées dans la solitude, qui témoignent d'un grand courage. Des oeuvres profondément solitaires qui nous préparent demain. Des oeuvres qui donnent le goût de vivre.

Pourquoi se casser la tête...

Qui lit Mallarmé l'obscur? Dans l'esprit de plusieurs, quelques puristes attardés. Et pourtant, Mallarmé m'a toujours semblé le plus vulgaire (dans le sens premier du mot) des poètes français. Et quand je pense à Borduas, aux extraordinaires écrits intimes de Jean E. Racine, au silence patient de Gécin, je ne vois pas de poète ayant posé dans des termes plus de chez-nous, tout le problème du Refus Global. Mallarmé, ne l'oublions pas, en ce jour du 24 juin, a écrit un poème à la gloire de la mère de Salomé (voir les Grands Ballets Canadiens) et de notre Saint Patron qui a perdu la tête. Pourquoi se casser la tête... dira péremptoirement notre grand héros tragique Tit-Coq, qui fut baptisé le jour de notre fête nationale et qui se nomme Arthur Saint-Jean. Nul besoin de rappeler les thèmes de la perte de conscience, des trous de mémoire, de l'oubli, de la boisson, de la névrose de Nelligan ou de la folie de Gauvreau. Un fossé profond sépare ceux qui favorisent l'inconscient de ceux qui privilégient l'inconscience... et que vient faire le Cantique de Saint-Jean du poète Mallarmé "le plus charnel et le plus suprêmement abstrait" de la littérature universelle, dans cette explication que je donne de deux événements apparemment éloignés: l'exposition de deux céramistes et le rapport Cliche? Je vais vous le dire.

Pleinement humains...

Si la corruption syndicale nous touche, c'est d'abord parce que la création nous regarde. C'est pour paraphraser le Cantique de Saint-Jean, parce que ces artistes que j'ai nommés ont refusé la hauteur absolue et ont choisi la chute mortelle... pleinement humains, beaux dans leur grandeur et leurs faiblesses, dit le rapport Cliche, ils ont choisi de mourir homme. A cela, nous sommes preneurs.

Le Patriote

Sainte-Agathe

Autoroute des Laurentides, Sortie 52

6e saison

LES QUÉBÉCOIS SONT LÀ

21 au 28 juin
SOL + JEAN-PIERRE HANSEAN

30 juin au 6 juillet
LOUISE FORESTIER

8 au 13 juillet
"CLÉMENCE"

15 au 27 juillet
J. P. FERLAND

28 juillet au 3 août
PAULINE JULIEN

5 au 10 août
BEAU DOMMAGE

12 au 17 août
JEAN-GUY MOREAU

19 au 31 août
YVON DESCHAMPS

le 6 septembre
FELIX LECLERC

RÉDUCTION POUR GROUPE
TOUS LES SOIRS: 9h; SAMEDI 8h et 11h;
SIÈGES RÉSERVÉS:
RENSEIGNEMENT: 523-1131 — 521-6666 ou 1-819-326-3655

Le plus beau théâtre d'été du Québec

"Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent"

SOUHAITONS DE VIVRE

Parti Québécois comté St-Laurent



527-4444

4349, Papineau

CADET ENRG. RÉFRIGÉRATION

Vente & Service Pièces de rechange
Réfrigérateurs, poêles, laveuses
Neuf & usagé

Pour tous vos voyages, déplacements et vacances consultez des experts.

VOYAGES Interglobe

811 est, ave Laurier
Montréal



Tél.: 274-1877
Métro Laurier, sortie nord



Studio de musique Raymond

Vendeur autorisé des orgues
LOWREY et FAREISA

VENTE — LOCATION — ECOLE DE MUSIQUE
9256 rue Lacordaire TEL: 325-0666

25 JUIN 1975

FÉLICITATIONS
au peuple du MOZAMBIQUE
à l'occasion de son accession
à L'INDÉPENDANCE.

Québécois, un jour ce sera notre tour (J.L.)



par Louis O'Neill

Durant les années '50, il était de mode chez les intellectuels réformistes, dont plusieurs chefs de file sont devenus réactionnaires, de véhiculer des stéréotypes de la réalité québécoise. Par exemple, on disait volontiers de ce peuple qu'il était arriéré et victime de l'agricultisme. On oubliait de dire que son statut colonial expliquait bien mieux ce retard que l'attachement au sol. On n'avait pas compris que cet attachement cachait une stratégie de défense. Quand on n'est pas maître chez soi il est logique et prudent, en attendant des jours meilleurs, de s'accrocher au territoire, au sol qui nourrit et consolide la résistance.

Sans compter que cet agricultisme dont on s'est moqué est de nos jours hautement coté. On sait maintenant qu'il est la condition fondamentale de tout développement. De multiples exemples qui viennent du tiers-monde en donnent la preuve. Il n'y a pas d'avenir pour les peuples pauvres sans une conquête préalable du sol. Les révolutions qui ont négligé cela ont connu des déboires. En revanche, quand on étudie de près la révolution chinoise ou celles d'un Ho Chi Minh ou d'un Fidel Castro, on constate que la mainmise du sol par les forces montantes a été la clé de voûte des autres transformations économiques et sociales. Sans le savoir, les anciens qui parlaient de conquête du sol se trompaient donc moins que ne le prétendaient les esprits réformistes qui guidaient l'opinion il y a moins de deux décennies.

Autre image déjà dépassée: celle d'un peuple aliéné par l'idéologie nationaliste. Chose étrange, les ennemis du nationalisme ne parlaient pas du nationalisme anglo-canadien ou du nationalisme américain, que les peuples dominés identifient sous le nom d'impérialisme. Prisonniers de leurs propres concepts, nos réformistes ne voyaient pas que le nationalisme québécois, malgré ses limites et ses faiblesses, se distingue du nationalisme libéral du siècle dernier et entretient d'étroites affinités avec les idées de libération et de développement.

A ce peuple québécois dépouillé du droit de gérer ses propres affaires on adressait aussi le reproche de ne rien comprendre à la démocratie, comme si seuls les anglo-canadiens jouissaient du charisme spécial qui permet d'être bon démocrate et honnête citoyen. Il est vrai que les apparences ne plaident pas en notre faveur, témoin qu'on était des multiples triptages à laquelle donnait lieu la pratique des choses publiques. On négligeait de voir toutefois que les forces économiques dominantes, aussi bien anglo-canadiennes qu'américaines, encourageaient le gâchis politique, car elles préféraient voir le peuple québécois s'amuser avec la politique plutôt que de la prendre au sérieux. Ceux qui considèrent le boursisme comme un symptôme de notre sous-développement oublient qu'il s'agit là d'un phénomène créé de toutes pièces et mis sur le marché par les grandes entreprises de publicité américaines financées généreusement par des fonds électoraux aux origines obscures.

Beaucoup de nos intellectuels concluaient, suite à leur analyse pessimiste, que ce peuple ne pouvait souhaiter rien de mieux que de jouir de la tutelle fédérale et de l'hégémonie anglo-canadienne. Interprétation de la réalité symptomatique du complexe

de colonisé et qui faisait admirablement l'affaire de ceux qui voulaient que rien ne change au Québec.

Le nouveau portrait de famille

Aujourd'hui les intellectuels dits d'avant-garde propagent d'autres images. Elles respirent l'optimisme et la fierté. Selon leurs dires, ce peuple serait devenu conscient de son identité culturelle, las de supporter des tutelles étrangères, tant économiques que politiques, et fermement décidé à devenir maître chez soi.

Reste à savoir si ce portrait de famille nous représente fidèlement. S'il reflète le réel ou n'est qu'une fabrication des intellectuels. Pas facile de savoir ce que l'homme québécois ressent concrètement. On sait qu'il rêve de liberté, qu'il manifeste des comportements qui le distinguent du reste de l'ensemble pan-canadien. Mais cela dépasse-t-il le rêve éveillé? Est-ce une velléité sans conséquence?

Est-ce malentendu ou accident de parcours si ce peuple confie son destin à des Bourassa, des Simard, des Leduc, des François Cloutier, des Jean Bienvenue, des Louis-Philippe Lacroix? Aux yeux des libéraux, il n'y a pas de malentendu. Ils sont convaincus d'être les porte-parole fidèles du peuple réel. Le Québécois, disent-ils, est un homo oeconomicus, conforme au modèle rapporté dans les manuels d'économie où potassait jadis Robert Bourassa. Seul l'argent l'intéresse, le reste n'est que faribole. L'argent avant tout, même si pour cela il faut vendre le pays à la pièce, laisser se détériorer le patrimoine culturel et abdiquer le droit d'être maître chez soi. Les ambitions québécoises, dans cette optique, ne seraient point celles que supposait Lionel Groulx mais bien plutôt celles qu'incarnent les personnages de Gina ou de Réjane Padovani. Américain transitoirement francophone et adepte fervent de la société de consommation, l'homme

québécois serait indifférent aux appels de ceux qui lui proposent un projet collectif, dans un pays bien à nous, où l'homme aurait présence sur l'économie et où la fierté et l'équité seraient à l'honneur.

Pour une âme nouvelle, un visage neuf

Voilà des perceptions contradictoires. L'une et l'autre prétendent exprimer l'âme québécoise. De prime abord, les libéraux semblent avoir raison. Mais pour combien de temps? Une collectivité évolue. Elle ne vit pas indéfiniment empêtrée dans ses contradictions. Il suffit parfois d'un événement, de quelque incident pour que s'accélère le processus de changement. A Mirabel et à Forillon, les spoliés refusent de se résigner et dénoncent les politiciens qui les ont trompés. A Thetford, les grévistes parlent de revendications salariales, mais aussi de la qualité de la vie, et des politiciens qui les abandonnent au bon vouloir d'entreprises étrangères, et aussi des droits de la collectivité sur les richesses naturelles, de colonialisme économique et des contradictions du capitalisme. Apparemment indifférents aux questions culturelles, des parents de tous milieux s'inquiètent des dangers de la loi 22 et, heurtés par la démission du pouvoir québécois en matière linguistique, commencent à comprendre ce que François-Albert Angers ou Jacques-Yvan Morin tentaient de leur expliquer depuis longtemps au moyen de savants discours. Des Haïtiens qu'on déporte et les restants d'un régime décadent qu'on

importe de Saïgon aident à mieux évaluer l'impudence et l'incohérence d'une politique d'immigration quand on est démuné de pouvoir décisionnel. Un gouvernement qui se révèle impuissant devant l'impudence d'une multinationale, comme à Longueuil, tout en se montrant brutal envers les grévistes, illustre en deux images et mieux que dans plusieurs bouquins ce qu'on appelle l'impérialisme économique et la déchéance politique.

Ces aspects du réel retenaient jusqu'ici l'attention de minorités agissantes. Aujourd'hui, des Québécois de tous milieux s'en préoccupent. Ils n'ont pas lu Marx, mais cela ne les empêche pas de deviner ce que signifient certains mots: aliénation, colonialisme, dépression. Un ferment agite la majorité silencieuse. Sous un visage apparemment le même, l'âme change.

Le pouvoir libéral se fait une idée bien à lui du Québec: une idée attristante, démoralisante. Il a tablé sur cette image et cela lui a rapporté des dividendes. Mais on ne peut indéfiniment investir sur la peur, la résignation et la médiocrité. Des goûts de liberté et de dignité imprègnent l'air comme une odeur de lilas au printemps. On dirait que les libéraux ont le nez bouché: ils ne sentent rien venir. Ils ne perçoivent pas que l'homme québécois voudra bientôt se donner un visage nouveau, pour mieux apparaître avec son âme nouvelle. Et cela, en politique comme ailleurs.



Oui?
Cet été, en spectacle sous les étoiles?
...Et le cirque "Kosmique" continue!
Le vendredi 18 juillet • Billets en vente fin juin T.R.S. 878-3811

Le Théâtre des Prairies présente
la libellule
Une comédie
d'Aldo Nicolai
26 JUIN au 30 AOÛT
Catherine Bégin avec Pierre Thériault et Guy Hoffmann
Adaptation PHILIPPE MARCH
Costumes LISETTE HOULE
Décors CLAUDE LAFORTUNE
Eclairages GUY PLOURDE
MARDI, MERCREDI, JEUDI, VENDREDI à 21 heures
SAMEDI à 19 h 30 et 22 h 30
Relâche: dimanche et lundi
Billets en vente: Ed. Archambault (Montréal) / Battah (Joliette) 756-1661
Au théâtre 756-0559, N-D. des Prairies, rang Ste-Julie, ch.13
Prix spéciaux pour groupes et étudiants, sur semaine

PRO MUSICA
28e saison dimanche, à 16 h 30

19 octobre 1975: Boston Symphony Chamber Players
2 novembre: Trio Beaux Arts
12 novembre: Ménestriers de France
14 décembre: Quatuor Guarnieri/Richard Stoltzman
12 janvier 1976: Quartette Beethoven di Roma
14 avril: Ensemble Pierre Rolland
25 avril: Orchestre 1 Musici

2 novembre: François Duchâble, pianiste français
4 avril: Tokyo String Quartet

Abonnement: \$30 + taxe 10% = \$33
Corbeille: \$30 + taxe 10% = \$33
3 dernières rangées et balcon: \$25 + taxe 10% = \$27.50
Abonnement des jeunes de 7 à 25 ans: \$12 + taxe 10% = \$13.20
Les étudiants qui s'inscrivent pour la première fois doivent présenter une preuve d'âge.
PRO MUSICA
1270 ouest, rue Sherbrooke
Montréal H3G 1H7 - 845-0532

THÉÂTRE MAISONNEUVE
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél. 842-2112

CANADIAN CONCERTS & ARTISTS INC. / 1975-1976

A- ABONNEMENT AU CHOIX

BERYOZKA 100 danseurs, chanteurs et musiciens de l'URSS	W.P.*	Sept. 2-6 8:30 p.m. Sept. 7 2:30 p.m.	\$10 (\$8) \$6 \$4 \$3
FESTIVAL MONDIAL DE MAGIE ET SORCELLERIE	M.**	Sept. 15-21 8:30 p.m. Sept. 21 2:30 p.m.	\$8 (\$7) \$5 \$4
MARIE ESCUDERO Guitariste flamenco	M.**	Sept. 30 8:30 p.m.	\$8 (\$7) \$5 \$4
OPÉRA FOLKLORIQUE DU TIBET	M.**	Oct. 1-4 8:30 p.m.	\$8 (\$7) \$5 \$4
FESTIVAL SINGERS OF CANADA	M.**	Oct. 6 8:30 p.m.	\$8 (\$7) \$5 \$4
"OBA KOSO" YORUBA MUSICAL Du Nigéria	W.P.*	Oct. 10-11 8:30 p.m.	\$8 (\$7) \$6 \$4 \$3
L'ENSEMBLE PARTHENON DE GRÈCE 35 danseurs, chanteurs et musiciens	W.P.*	Nov. 2 2:30 p.m. 7:30 p.m.	\$8 (\$7) \$6 \$4 \$3
"DIMITRI" UN CLOWN EXTRAORDINAIRE	M.**	Nov. 17 8:30 p.m.	\$8 (\$7) \$5 \$4
PETITS CHANTEURS DE VIENNE	M.**	Déc. 16-17 7:30 p.m.	\$8 (\$7) \$5 \$4
MAZOWSZE 80 chanteurs, danseurs et musiciens de Pologne	W.P.*	Janv. 15-17 8:30 p.m. Janv. 18 2:30 p.m.	\$10 (\$8) \$6 \$4 \$3
JULIUS BAKER Flûtiste	M.**	Fév. 9 8:30 p.m.	\$8 (\$7) \$5 \$4
THÉÂTRE DE MIME POLONAIS	M.**	Mars 11-13 8:30 p.m.	\$8 (\$7) \$5 \$4
ENSEMBLE NATIONAL DU JAPON (Mizoku Buyo Dan)	W.P.*	Mai 6-8 8:30 p.m.	\$8 (\$7) \$6 \$4 \$3

L'ACHAT D'UN MINIMUM DE 4 SPECTACLES CI-DESSUS VOUS PERMET D'ÉCONOMISER 15%
Vous faites simplement le total des prix et soustrayez 15% de la somme. S'il y a plus d'une date pour un spectacle, la réduction s'applique à la première seulement. Vous payez le plein prix si vous achetez moins de 4 spectacles.
Enfants, étudiants, Âge d'Or, demi-tarif sur deuxième prix (encerclé) première date ou matiné.

* W.P. = Salle Wilfrid-Pelletier
** M. = Théâtre Maisonneuve

B- ABONNEMENT CONCERTS

VICTOR TRETAKOV Violoniste	W.P.*	Oct. 27 8:30 p.m.	Parterre AA-P } Corbeille A-D } \$57.00 Loges 2-10 }
MAREK JABLONSKI Pianiste	W.P.*	Nov. 10 8:30 p.m.	Parterre Q-Z } Corbeille E-J } \$46.00 Loges 11-20 }
HEPHZIBAH & YEHUDI MENUHIN Violon et piano	W.P.*	Déc. 8 8:30 p.m.	Mezzanine A-H \$39.00
RICHARD & JOHN CONTIGUGLIA 2 pianos - Neuvième de Beethoven	W.P.*	Fév. 2 8:30 p.m.	Balcon A-D \$27.00 E, F, G \$21.00
VLADIMIR ASHKENAZY Pianiste - Beethoven, Chopin	W.P.*	Mars 15 8:30 p.m.	Enfants, étudiants, Âge d'Or:
ARTUR RUBINSTEIN Pianiste	W.P.*	Avril 8 8:30 p.m.	Parterre Q-Z } Corbeille E-J } \$27.00 Loges mezz. 11-20 }
NICOLAI PETROV Pianiste	W.P.*	Avril 19 8:30 p.m.	

* W.P. = Salle Wilfrid-Pelletier
** M. = Théâtre Maisonneuve

COMMANDEZ DÈS MAINTENANT!
CANADIAN CONCERTS & ARTISTS INC.
1822 ouest, Shearbrooke, Montréal
CHARGE X 932-2234 MASTERCHARGE

journal d'un collectionneur de frissons (extraits)

par
André
Major



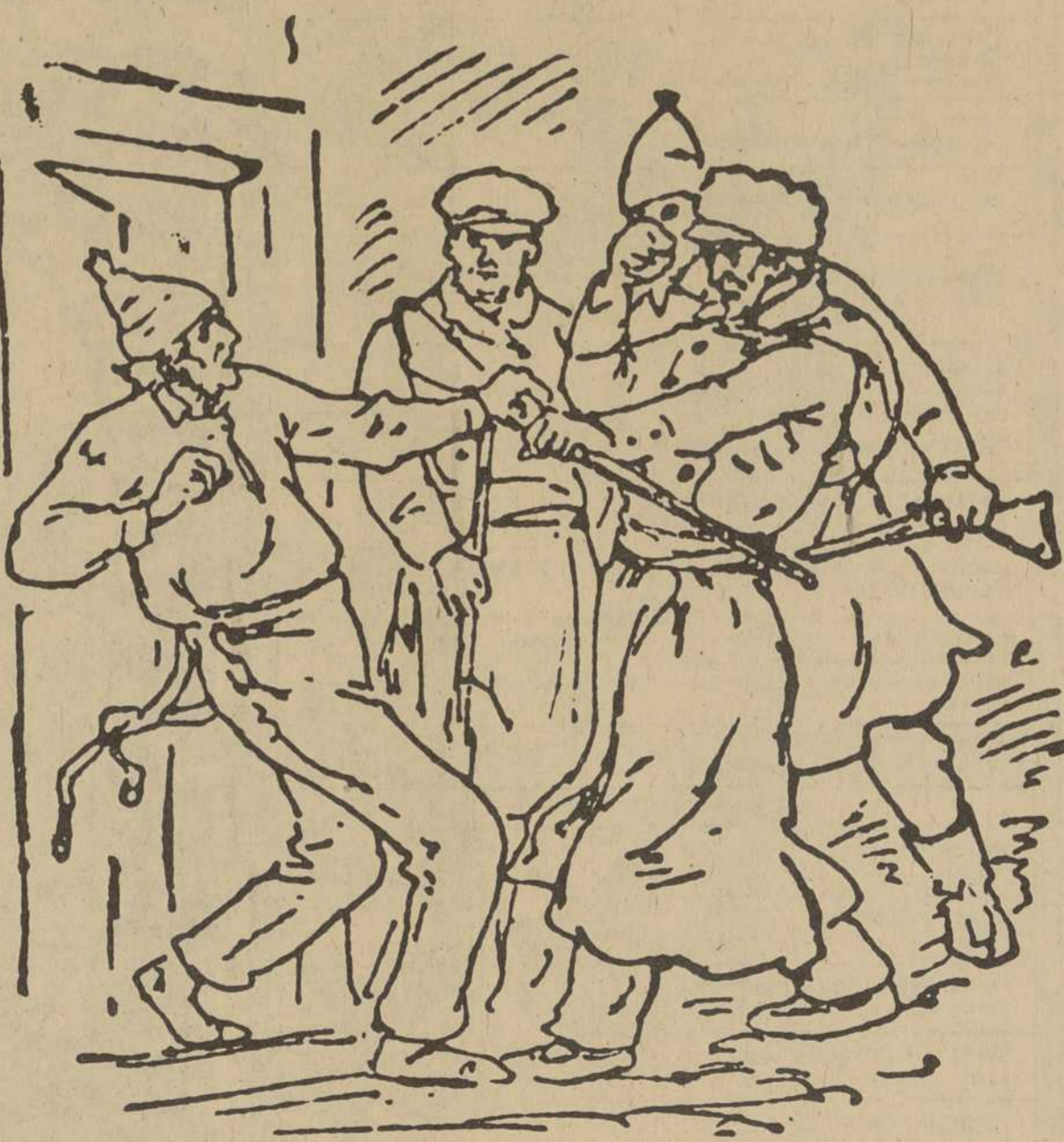
(...) et je voyais le tronc fumant encore après l'orage, le nez collé à la fenêtre, un peu tremblant, attendant de cette dévastation la bienheureuse accalmie, l'arc-en-ciel de la réconciliation et de la paix retrouvée, même si ma mère disait que c'était le ciel qui buvait dans la rivière et que l'orage n'était pas fini. Et puis je les vis enfin, ces hommes, ces femmes, ces enfants dans leurs charrettes surchargées, quittant le village un matin de mai, guidés par un curé-colon, la seule autorité naturelle qui pût convenir à leur dessein immédiat : avancer dans la forêt bourbeuse, s'y faire un chemin à coups de hache jusqu'à ce que leur apparaisse, peut-être un mois ou deux plus tard, une clairière assez vaste, assez protégée des vents d'hiver, pour leur sembler propice à ce dessein ultime d'y fonder une patrie à leur mesure, un lieu selon leurs besoins, un foyer nourricier en quelque sorte. Une troupe d'une trentaine d'âmes talonnées par la misère, poussées par l'invincible désir de trouver mieux ailleurs et s'adonnant à cette aventure avec une fureur incontrôlable, le curé en savait quelque chose, lui qui, sans sa soutane, ne conservait de son pouvoir que le signe le plus modeste, ce col romain qui semblait l'étouffer quand il s'adressait aux plus jeunes bûchant frénétiquement, même après que la clochette eut commandé la fin des travaux et la pause du repas du soir. Tous debout, tandis qu'il récitait le *Benedicite*, ils attendaient que leur soit octroyé le droit de mordre dans le pain et de le tremper dans les fèves au lard, puis la mélasse. Mais Joseph-Antoine Bauront serrait les dents, se signant à contrecœur, incapable d'oublier, de pardonner à cet autre guide de son village qui, en chaire, avait vociféré contre les âmes perdues, les âmes damnées qui avaient pris les armes, de simples fusils de chasse et des haches, pour s'opposer à l'œuvre de pacification entreprise par les armées de Sa Majesté, pensant aussi à sa mère courant au presbytère se plaindre de son mari et de ses fils assez fous pour se damner uniquement pour le plaisir de brûler de la poudre au nez des Anglais. Mais dans ce temps-là il y avait des affaires d'hommes, et les femmes avaient intérêt à ne pas s'en mêler, et quand Napoléon Jeté leur avait demandé s'ils étaient prêts à cacher des patriotes recherchés, le père avait dit oui, d'un geste de la tête sans réplique, comme si cette décision avait été longuement mûrie, alors qu'il aurait très bien pu dire non, simplement, en trouvant refuge dans les six enfants encore imberbes assis devant leur bol de gruau, dans la grande pièce qui servait à la fois de cuisine et de salon, mal éclairée en cette journée de gel extrême qui encroûtait les vitres de givre. L'ainé, qui n'en finissait pas de graisser son fusil, avait regardé son père, puis Joseph-Antoine, son camarade de chasse, et il avait fait signe que oui, lui aussi, et la mère avait redressé ses épaules voûtées sous le lourd chignon qu'elle portait très bas, sur le cou. Elle avait attendu que les enfants partent pour l'école, puis il l'avait vue sortir de la maison de pierres, silhouette fragile en dépit du lourd manteau de loup gris tranchant à peine sur le blanc de la neige mais faisant éclater le rouge sanglant de l'écharpe nouée sous le menton et qui donnait l'impression de flotter à quelques pieds des vagues pétrifiées de cette neige si illimitée qu'elle anéantissait la notion même d'horizon. Et maintenant, les mains goudronnées de résine, les phalanges écorchées, la tête penchée sur son écuille où fumaient, dans la fraîcheur du crépuscule, les fèves noyées dans leur jus, il lui semblait être là, à mi-chemin entre le poulailler et l'étable, pris d'un malaise vertigineux, à la fois séduit et terrorisé par l'irréalité de ce profil, le symbolique drapeau rouge sanglant se déplaçant apparemment sans cause vers une destination qu'il connaissait ou plutôt devinait : le presbytère, lieu où les femmes traînaient avec le curé on ne savait quels complots, quels plans pour réduire les mâles à n'être rien de plus que ce qu'ils étaient peut-être vraiment. Il avait déposé son écuille entre ses pieds, et sans le moins du monde se soucier de la conversation de ceux qui avaient achevé leur repas, il s'était écarté du campement, les jambes raidies, les pieds brûlants dans les chaussettes de grosse laine et les bottines humides. Les fougères se dressaient, simples tiges retenant leurs feuilles dans les petits poings de leurs bourgeons, attendant les morsures du soleil pour dérouler leurs orbes parasolaires, et comme des taches, des plaques de neige persistaient sous les pins. Seule la violente sueur de la terre annonçait la germination de l'été. Il respirait tout cela avec un mélange de rage et de plaisir, pariant sur l'inconnu tout en demeurant prisonnier d'une émotion dont seul le travail pouvait le soulager. Il dormait dans la charrette du menuisier, enroulé dans les deux couvertures qu'on avait dû lui prêter parce qu'il n'avait rien d'autre qu'une besace, une poignée de plombs et sa corne de poudre, à part la vareuse de peau et le bonnet de loutre que lui avait donnés l'un des fuyards que son père avait cachés, installés dans le grenier, malgré la muette et inébranlable réprobation de sa femme. C'était lui qui montait leurs assiettes et leur servait le café, n'osant les interroger sur ce qu'ils avaient connu, chez eux, non pas les morts ni les cris des blessés puisque cela ne lui venait pas encore à l'esprit, mais le sauvage et puissant instinct du combat, l'écho des coups de feu, les hommes alignés derrière les barricades et barrant la route de toute une armée d'incendiaires entravés par leurs canons et les chevaux des officiers. Et puis la rumeur leur était parvenue de l'approche d'une troupe égarée, affamée et à moitié handicapée par les engelures, et Napoléon Jeté avait en trois heures organisé une sorte de milice qui avait dressé, à l'entrée du village, une barricade de barils et de piquets — il lui semblait que c'était hier, maintenant qu'il pouvait se souvenir du moindre détail, dans la noirceur des bois, le corps moulu mais n'arrivant pas à se détendre dans l'oubli. Charles et lui avaient proposé à Jeté d'aller en éclaireurs au-devant de la troupe. Ils n'avaient pas marché une heure qu'ils avaient aperçu l'avant-garde des

habits-rouges, une demi-douzaine de cavaliers criant des ordres à ceux qui, derrière eux, traînaient la patte — la buée de leurs cris, les gestes de leurs mains gantées de blanc comme les femmes le jour de Pâques. Et Charles : "Cours là-bas, vite!" Mais lui, comme si le spectacle de ces cavaliers sortis de quel'enfer l'avait figé sur place, demeurait là, sans un mot, accroupi sur ses raquettes, tandis que son frère le poussait du coude : "Cours les avertir." Et il était parti à reculons — façon de parler, puisqu'il lui aurait été franchement difficile de reculer avec des raquettes aux pieds —, mais chose certaine, il aurait préféré ne pas quitter ces broussailles rouillées, et regarder passer ces cavaliers rouges suivis d'une vingtaine de fantassins exténués, presque débraillés, les moustaches blanches de givre, avançant en s'appuyant sur leurs fusils comme sur des béquilles : "On aurait pu, à nous deux, te les étendre raide morts", pensait-il chaque nuit, dans la moiteur de ses couvertures, en attendant le sommeil qui ne viendrait qu'une heure ou deux plus tard, juste avant la barre du jour, alors qu'il était déjà temps de sauter sur ses bottines et de reprendre la hache pour se tailler, à même les conifères de toutes sortes, la route qui les mènerait vers le nord, là où peut-être il n'y aurait plus de sang sur la neige, même si rien ne pouvait désormais brouiller cette vision qu'il avait eue ce jour-là, dix minutes après avoir pris la direction du village, comme Charles le lui avait ordonné. Il allait aussi vite que ses jambes et la violence du vent contraire le lui permettaient, le visage figé sous le masque d'argile du froid, quand des coups de feu se répercutèrent et le firent retourner aussitôt sur ses pas, les dents serrées, devinant sans cependant l'accepter que Charles l'avait renvoyé là-bas pour mener son affaire tout seul, à ses seuls risques et périls. De loin, il vit les taches rouges qui se déplaçaient à peine sur la blancheur démesurée du pays, et il continua sa route à l'abri des arbres, comme s'il n'y avait plus qu'une chose au monde qui importait, aller à leur rencontre pour corriger l'injustice dont Charles s'était rendu coupable en l'éloignant. Il avait le vent dans le dos maintenant

et il commençait à croire que rien ne s'était passé à en juger par l'allure inchangée des chevaux et la démarche traînante des fantassins. Tapi contre le tronc d'un érable, il les laissa défiler, percevant même leur intense respiration, avant de se diriger vers les broussailles hantées par un silence insupportable et à travers lesquelles il se jetait comme un chien enragé, la gorge nouée comme un poing fermé. Il vit d'abord, au milieu de la route, le cheval brun étendu sur le flanc, puis le soldat assis, la tête entre les jambes, à même pas dix pas de Charles couché de tout son long sur le dos, les bras en croix, le trou de la bouche ouverte et le sang qui gelait déjà sur le cou qu'un coup de baïonnette avait ouvert juste sous la pomme d'Adam. Sa main tâta le corps encore tiède sous le manteau gris jusqu'à ce qu'il sentit quelque chose de poisseux, une boursouffure semblable au nombril par où la vie s'était écoulée autant que par l'entaille qui découvrait l'oesophage, il y avait deux mois de cela, deux longs mois durant lesquels il avait couru les bois avec une fureur que même la famine et la fatigue n'arrivaient pas à dompter, sans arriver seul instant à oublier les taches rouges des soldats se déplaçant avec le seul bruit de leur respiration, le regard fou de Charles dont la bouche cherchait à gober un peu d'air et le soldat toujours assis, la tête entre les jambes, qu'il avait fait basculer d'un coup de pied pour achever le travail de Charles, inutilement d'ailleurs puisqu'il avait un œil démesurément creux. Et lui qui criait : "Au moins, toi, tu le verras pas!" tout en taillant de longues branches pour en faire une sorte de traîneau sur lequel, une heure plus tard, il étendit le corps de Charles, aussi raide qu'un tronc, et vidé de son sang, croyait-il. Il faisait presque nuit quand il parvint au village dont les barricades, toujours dressées, étaient étrangement désertes. Et puis Jeté l'avait rejoint de grands gestes pour expliquer que la troupe avait évité le village, l'avait prudemment contourné. "Et vous autres, vous autres?" criait-il. Jeté hochant la tête, disant que tout le monde avait décidé de ne pas traquer ce gibier-là. Lui, lui, avait brouillée par le givre qu'il avait aux cils, criant toujours : "Mais Charles, lui!

Charles!" Jeté l'avait accompagné jusqu'à la maison, à l'autre bout du village, et il lui avait confié se charge : "Dis au père que je r'viendrai quand j'leur aurai eus", sourd aux appels de Jeté, piquant à travers bois, avec sa besace, son fusil, la hachette dans la ceinture nouée sur la vareuse de laine qui lui tombait sur les genoux. Il avait marché toute la nuit sur leurs traces, mais c'était comme s'il piétinait, comme si, après avoir rejoint la route, les soldats s'étaient évaporés dans la lumière éclatante de ce matin de février. Mais rien ne pouvait l'arrêter, ni les besoins du corps ni la conscience de son impuissance. Et il était entré, l'air hagard, dans le village voisin où on lui avait simplement signalé le passage d'une trentaine de soldats qui avaient à peine pris le temps de bivouaquer avant de rejoindre le régiment cantonné depuis une semaine dans l'école. Et ils étaient partis le matin même avec leurs blessés, leurs canons et le rouge flamboyant de leurs uniformes. Joseph-Antoine avait accepté du café, de la soupe et une miche de pain, et il avait pris le bord du bois, comme on dit depuis toujours, traquant moins le gibier que les habits-rouges, gaspillant sa poudre et ses plombs à tuer les lièvres et, faute de mieux, les écureuils qu'il avait à peine rôtis, ne cessant de penser à Charles, la gorge ouverte d'un coup de baïonnette et de se dire : "J'vous aurai! J'finirai par vous avoir, même si c'est au bout du monde." Après de longues journées de marche, il arrivait dans les paisibles villages où le sang n'avait pas coulé, où le rouge des uniformes n'avait pas flamboyé, lui disait-on quoiqu'il n'en crût rien, s'entendant à attribuer ce mensonge à la peur, à la déroute des Patriotes dont on disait aussi qu'ils avaient perdu leurs chefs, les uns réfugiés aux États-Unis, les autres en prison. Il entendait toujours la bruyante respiration des soldats. Puis les ruisseaux couraient comme des torrents dans les rides de la terre, sous le soleil de plus en plus pesant, les interminables vols d'oiseaux revenant du sud et les violentes bouffées que la terre en transe exhalait amoureusement sur son passage. C'est ainsi que, sans l'avoir prémédité, il s'était trouvé, passé New Edinbourg et Lacorne, à ce centre nerveux qu'était la Grande-Plaine dominée par ce haut clocher bulbeux où le soleil entraînait en fusion, du moins eut-il cette impression à deux ou trois milles de là, alors même qu'il se demandait : "Veux-tu me dire ouisque j'arrive, Seigneur Jésus?" L'animation des rues flanquées de trottoirs de grosses planches annonçait ce qu'allait devenir ce village plusieurs années plus tard, le relais ferroviaire entre Joliette et Saint-Jérôme, ce qui lui permettrait, encore plus tard, de se baptiser Laurier Station en hommage à un citoyen glorieux qui avait eu la bonne idée de venir au monde à l'ombre de l'imposante église dont le dôme avait des prétentions de cathédrale. Mais quand Joseph-Antoine Bauront, ses raquettes en bandoulière, avait débouché sur l'artère principale de la Grande-Plaine, il n'y avait encore que la forge, le magasin général, le presbytère plus vaste que l'école, simple bâtisse de bardeaux grisonnants, et les maisons des habitants disséminées aux alentours, et les tours de deux ou trois silos. L'auberge se trouvait beaucoup plus loin, à la pointe du village quand on arrivait de la ville, comme si c'était la dernière halte possible, l'ultime recours du voyageur, bien que cette Auberge du Castor fût, le presbytère excepté, l'habitation la plus cossue du village, une grosse maison de pierres respirant par deux larges cheminées. Joseph-Antoine l'avait repérée et s'y était dirigé après avoir erré une heure, le ventre creux. C'était une grande pièce lambrissée de pin et dégageant, dès qu'on y pénétrait, une forte odeur de cuisson : il s'était affalé sur le banc de bois fixé au mur, serrant dans sa paume quelques pièces de monnaie contre quoi il se promettait de manger "d la vraie nourriture", fixant l'escalier qui donnait sur l'étage où se trouvaient probablement les chambres et leurs lits propres, de quoi rêver debout après tant de nuits passées dans le fourrage des granges. L'aubergiste lui avait apporté une soupe aux légumes, du boeuf bouilli et un morceau de gâteau aux pommes, et il s'était assis devant lui, débitant de sa voix lente les dernières nouvelles, le procès des patriotes, la dispartion de Papineau qui "a eu peur de finir pendu", disait-il, ajoutant que le Richelieu était rouge de sang et que l'Armée avait fait des ravages partout où les habitants avaient été assez fous pour se mettre en travers des canons. Lui, sans cesser d'avaler son repas, l'écoutait distraitement, comme si rien de tout cela n'avait compté, comme si tout avait été fini au moment même où il avait découvert le soldat assis, la tête entre les jambes, et son frère étendu dix pas plus loin, la gorge ouverte. Le lendemain, après avoir dormi dans la cuisine de l'auberge, il avait demandé au curé Phaneuf de se joindre au cortège de colons qui montaient vers le nord, et le curé avait dit : "Une paire de bras de plus, c'est pas de refus, mon garçon." Et maintenant, dès l'aube, il prenait la grande hache que lui prêtait le menuisier, avalait un peu de café dans le gobelet de fer blanc et partait de l'avant le premier, pressé d'ouvrir la route où les charrettes avançaient en bringueballant. Douze hommes, le curé s'excluant de la corvée au bénéfice du bréviaire et du réconfort moral des femmes, douze hommes suant et ahanant sous les pins, les sapins et les bouleaux qui chutaient avec de longs craquements d'os fracturés, du matin au soir, avec une pause de vingt minutes le midi, le temps de prendre une bouchée, pour aboutir, un mois plus tard, à dix milles de la Grande-Plaine, à l'endroit précis où Saint-Emmanuel allait se mettre à vivre de sa vie propre, dans une sorte de cuvette, au bas des montagnes qui l'enserraient au nord, à l'est et à l'ouest. Une vaste clairière qui ne nécessitait plus ces abattis interminables préfigurant les feux de l'enfer pour la plupart d'entre eux qui avaient la foi si simple qu'ils ne voyaient pas au-delà du symbole, habitués à prendre les choses telles qu'elles étaient ou plutôt telles qu'on leur disait être.

La visite domiciliaire





par
Fernand
Dumont

En 1937, à Montmorency, on était loin de la ville. A six milles de Québec. De père en fils, on travaillait à la grosse usine de la Dominion Textile. Industrialisés, nous l'étions. Urbanisés, pas encore. De simples citoyens de paroisse. L'été, toutes écoles fermées, les champs des alentours étaient livrés à nos jeux. Ce ne sont pourtant pas mes plus beaux souvenirs de vacances. L'été de mes jeunes années, ce reste avant tout le temps des processions.

Il y en avait plusieurs.

D'abord, la Fête-Dieu. Par alternance, pour respecter les diverses frontières de la paroisse, le reposoir était dressé près de chez nous, sur le plateau qui domine le fleuve, tout à côté des Blocs construits au début du siècle par la Dominion Textile et où demeuraient une cinquantaine de familles ouvrières. Les soirs précédant la fête, les hommes édificaient un énorme reposoir tapissé de branches de sapin. Ils construisaient en plus une arche de sapinage à l'entrée du plateau. A midi, au jeune soleil de juin, la paroisse se réunissait devant l'Eglise, puis défilait devant chez nous. Mes oncles chantaient des cantiques, à l'appel impératif du curé; ils lorgnaient surtout les filles qui jouaient aux Enfants de Marie.

On recommençait pour la St-Jean-Baptiste. A peu près selon le même scénario. Dieu restait à l'Eglise, mais on rebâtissait une arche de sapin pour marquer l'entrée de notre territoire. Avant de faire le tour de la paroisse, les chars allégoriques, les zouaves et les pompiers s'installaient devant le Bloc.

En juillet, procession encore pour la fête du Sacré-Coeur. La fête avait lieu le soir, un soir tiède de juillet où les murmures de la prière créaient un vaste univers de silence. Dans le grand jardin du presbytère, les feuilles bruissaient doucement. J'entendais de loin le prêche du curé et je finissais par m'endormir dans les bras de papa, qui songeait beaucoup et ne chantait jamais dans les processions.

Cependant, en 1937, il y eut de grands changements dans l'ordonnance des processions.

D'abord, pour le défilé de la St-Jean. Le patron national grandit subitement de plusieurs années. Sur le camion de l'épicier Lafrance, Albert Côté incarnait St-Jean-Baptiste adulte. C'était un ami de mon père, que j'avais toujours vu en salopettes ou en habits du dimanche. Pour la première fois, on lui voyait les jambes et le poitrail. Ma foi, nous les petits, on s'est bien amusé. Surtout Francine Côté. Il y eut aussi un autre char allégorique inusité. Sur le camion de l'épicier Samson, les jeunesses du coin avaient résolu de s'habiller comme "du temps des Français". Frontenac y était, entouré de ses

officiers, face à un émissaire anglais. L'idée devait être de mon oncle Raoul, l'intellectuel des environs. Dans sa chambre, chez ma grand'mère, s'entassaient beaucoup de livres. Il n'avait pas fréquenté l'université, ayant débuté à l'usine à 13 ans; mais c'était un rêveur comme on n'en voit plus dans les universités. Et Frontenac dressé sur le char allégorique, bien sûr c'était lui. J'entraî ainsi dans l'histoire par le chemin des processions.

En 1937, je l'ai dit, ce fut une année exceptionnelle. Le Sacré-Coeur ne fut pas oublié. Mais il eut une nouvelle fête en septembre.

Toute la paroisse était revenue à la vie quotidienne. Mon père se levait à cinq heures pour se rendre à l'usine. A midi, au retour de l'école, j'allais lui porter son dîner. Je n'ai jamais compris pourquoi l'usine et l'école avaient été placés aux deux bouts de la paroisse; il fallait faire le tour de l'univers chaque midi. J'entraî par une petite porte, je frappais à une vitre. Et mademoiselle Rachèle, commis au département des réparations, prenait ma chaudière. Elle était jolie, mademoiselle Rachèle. Je puis l'avouer aujourd'hui: c'est à cause d'elle que j'ai fait de grands progrès dans la table de multiplication. Même que le frère Jean-Charles, qui ne connaissait pas mademoiselle Rachèle, fut très content de moi.

Un certain midi de septembre fut bien différent. La cour de l'usine était pleine de monde. Mon père était là lui aussi. Sans toucher à la chaudière, il

m'ordonna de retourner à la maison. J'obéis à contrecœur. Chaque fois que je me retournais, je le voyais qui m'observait. Mais il finit par ne plus regarder dans ma direction. Je revins prudemment sur mes pas.

J'arrivai juste pour le début. Les hommes de la paroisse commençaient à lancer des pierres sur l'"office" où, je l'apprenais plus tard, tenait conseil M. Gordon le président de la Dominion Textile.

Un groupe enfonça la porte, envahit les bureaux. D'autres montaient sur les toits de l'usine des pièces de machines. J'entraî moi aussi dans les bureaux où, je le pressentais, allait se dérouler les choses importantes. Je réussis à franchir un bout de corridor. Je ne pus aller plus loin. Tenant le surintendant de l'usine appuyé à une porte, un ouvrier lui appliquait son poing dans la figure. Je n'eus que le temps de reconnaître l'un des jeunes lieutenants de Frontenac. Agrippé par une poigne solide, je fus élevé brusquement jusqu'au visage de mon père. Je courus à la maison. En ce temps-là, quand on faisait grève, on ne vous expliquait pas en plus le Manuel du 1er mai.

A mesure que la grève durait, j'ai quand même appris beaucoup de choses. Le président Gordon avait été suspendu au-dessus de la petite chute de la turbine. Chargé de vérifier les entrées et venues à l'usine, mon oncle Adélarde avait brisé la clé d'une automobile d'un boss en examinant le contenu de la valise; il regretta sa maladresse en répétant qu'il

n'avait pas l'habitude, ne possédant pas d'auto. Et puis, il y eut encore une procession. Dans toute la paroisse. Comme à la Fête-Dieu et à la St-Jean, le défilé commença devant chez nous, juste devant les Blocs de la Dominion. M. Charpentier, président de la C.T.C.C., se tenait debout dans une voiture découverte; des camions remplis d'ouvriers suivaient. Ma foi, pour une procession improvisée, ce fut assez réussi.

Je me remis aux règles des participes. Je revis mademoiselle Rachèle qui, sans le savoir, m'inspirait en français comme en arithmétique. Noël finit par arriver. Il était dit que cette année-là ne serait pas comme les autres. Maman accoucha de mon frère cadet l'avant-veille du Jour de l'An. On avait oublié nos cadeaux semblait-il. Ma grand'mère Dumont me regardait souvent par-dessus ses lunettes et me faisait coucher de bonne heure, non sans que ma grand'mère Pilote ne m'ait pourvu en cachette des bonbons appropriés. Tristes comme la pluie, ces fêtes-là.

La veille du Jour de l'An, l'oncle Raoul m'apporta mon cadeau. Un gros livre à colorier: c'était l'idée de ma mère. Un petit livre de l'abbé Groulx: c'était son idée à lui. J'ai d'abord colorié des images de l'album. Puis l'oncle Raoul m'a lu des pages du livre. On y parlait des ancêtres.

En 1937, les gens de mon village m'ont appris que j'avais une patrie.

En juillet, procession encore pour la fête du Sacré-Coeur. La fête avait lieu le soir, un soir tiède de juillet où les murmures de la prière créaient un vaste univers de silence. Dans le grand jardin du presbytère, les feuilles bruissaient doucement. J'entendais de loin le prêche du curé et je finissais par m'endormir dans les bras de papa, qui songeait beaucoup et ne chantait jamais dans les processions.

Cependant, en 1937, il y eut de grands changements dans l'ordonnance des processions.

D'abord, pour le défilé de la St-Jean. Le patron national grandit subitement de plusieurs années. Sur le camion de l'épicier Lafrance, Albert Côté incarnait St-Jean-Baptiste adulte. C'était un ami de mon père, que j'avais toujours vu en salopettes ou en habits du dimanche. Pour la première fois, on lui voyait les jambes et le poitrail. Ma foi, nous les petits, on s'est bien amusé. Surtout Francine Côté. Il y eut aussi un autre char allégorique inusité. Sur le camion de l'épicier Samson, les jeunesses du coin avaient résolu de s'habiller comme "du temps des Français". Frontenac y était, entouré de ses



Journal offset inc.
254, Benjamin-Hudon,
Montréal H4N 1J4,
Tél.: 331-9721

● Journaux ● Revues
● Livres ● Affiches
etc.

ATELIER SYNDIQUE

PLAGE ET SOLEIL
DE
WonderBra
REG. \$23.50
SPECIAL \$13.99

LINGERIE *Brière* 3 MAGASINS A MONTRÉAL

CENTRE D'ACHAT
PLAGE VERSAILLES
7275 av. SHERBROOKE

CENTRE D'ACHAT
VILLE MONT-ROYAL
2214, LUCIENNE RD
735-1801

CENTRE D'ACHAT
ROCKLAND

HOMMAGE
À TOUS LES QUÉBÉCOIS
A l'occasion des Fêtes Nationales de la Saint-Jean

w.h.perron
515, boul. Labelle, Chomedey, Laval
(1/2 mille au nord du pont de Cartierville)

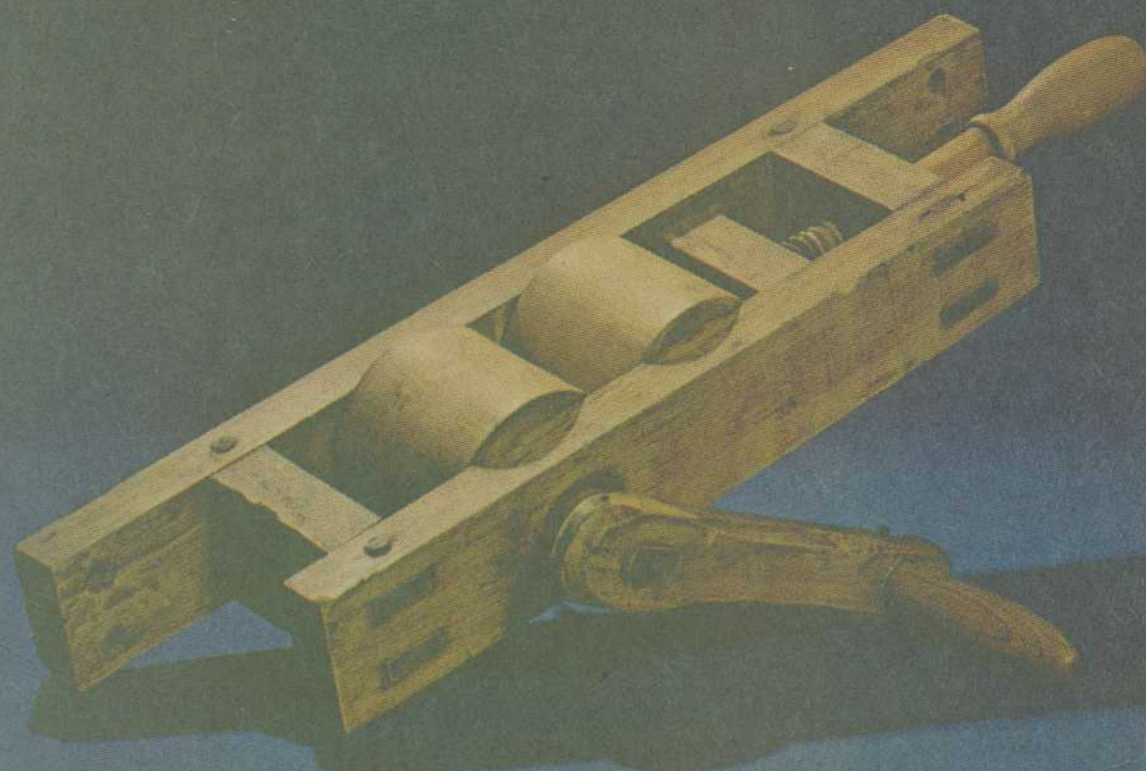
Le Québec est en fête!
Nos meilleurs vœux à tous les Québécois
Le groupe Sidbec,
"La nouvelle voie québécoise du fer et de l'acier"

Bonne fête
à tous les
québécois

RÉGIONALE RIVE-SUD
BEAUHARNOIS
CHAMBLY
CHATEAUGUAY
HUNTINGDON
IBERVILLE
LAPORTE
LAPRAIRIE
RICHELIEU
ST-HYACINTHE
ST-JEAN
TAILLON
VAUDREUIL SOULANGES
VERCHÈRES



ingénieux

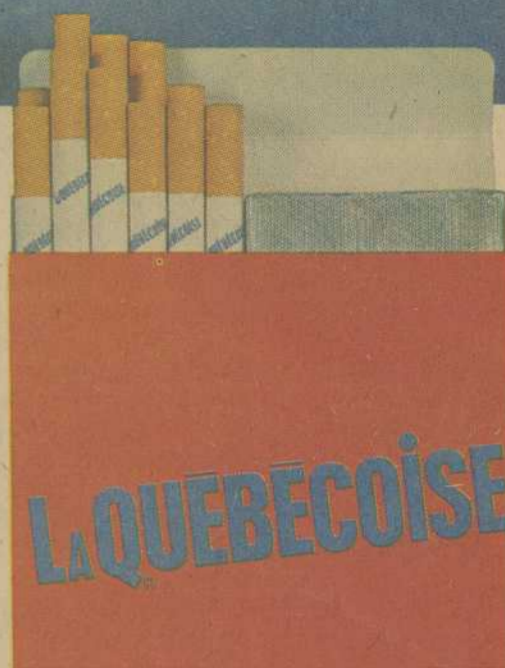


PIÈCE DE COLLECTION DU MUSÉE DE QUÉBEC

Ingénieux pour 1834 ce rouleau à paille ou tordeuse. Au temps où l'on tressait la paille pour la fabrication des chapeaux, ce petit appareil servait à aplatir et à essorer les tiges de blé tressées qu'on avait d'abord mouillées pour éviter qu'elles ne cassent sous la pression des rouleaux.

Jusqu'à ce qu'elles deviennent très plates, les lanières de paille devaient passer et repasser entre les rouleaux. Ces rouleaux, actionnés par la manivelle sur le côté, se resserrant ou se distendaient au fur et à mesure de l'opération au moyen de la longue vis de bois que l'on remarque dans la partie supérieure. Il faut noter que toutes les parties de cet instrument ne sont rassemblées que par des mortaises et des chevilles de bois.

Ingénieux ce mécanisme. C'est québécois. Tout comme la cigarette « La Québécoise » @ manufacturée pour la Société des Tabacs Laurentiens inc., à Louiseville, comté de Maskinongé, au Québec.



une présence qui s'affirme!

Avis: Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social considère que le danger pour la santé croît avec l'usage.

A L'OCCASION DE LA FÊTE NATIONALE DES QUÉBÉCOIS

NOUS SALUONS TOUS LES GRÉVISTES
QUI LUTTENT POUR NOUS

**PAS DE LIBÉRATION
NATIONALE
SANS LIBÉRATION
ÉCONOMIQUE**

LES OUTILS DU PEUPLE SONT :

- LE SYNDICALISME
- LE COOPÉRATISME
- LE PARTI POLITIQUE

CAISSE POPULAIRE DES SYNDICATS
NATIONAUX DE MONTRÉAL
1001 rue St-Denis, Montréal

Téléphones: 842-3181
842-5654

CONSEIL CENTRAL DES SYNDICATS
NATIONAUX DE MONTRÉAL (CSN)
1001 rue St-Denis, Montréal

CUEILLETES DE VIVRES

**LES MINEURS DE THETFORD
LUTTENT DEPUIS ! 3 MOIS
CONTRE L'AMIANTOSE
CONTRE DES MULTINATIONALES
POUR DE MEILLEURES CONDITIONS
D'HYGIÈNE ET DE SÉCURITÉ**

NOTRE CONTRIBUTION
C'EST ÇA LA SOLIDARITÉ

**APPORTEZ VOS VIVRES OU VOS \$\$
AVANT LE 27 JUIN 1975**

Montréal: Conseil Central, 1001 St-Denis
tous les jours de 9 à 22 hres
Laval: 3741, boul. Lévesque
Rive Sud: 885, rue Ste-Hélène
Montréal: 7333, rue St-Denis

samedi le 21
de 9 à 17 hres
vendredi le 27
de 9 à 22 hres